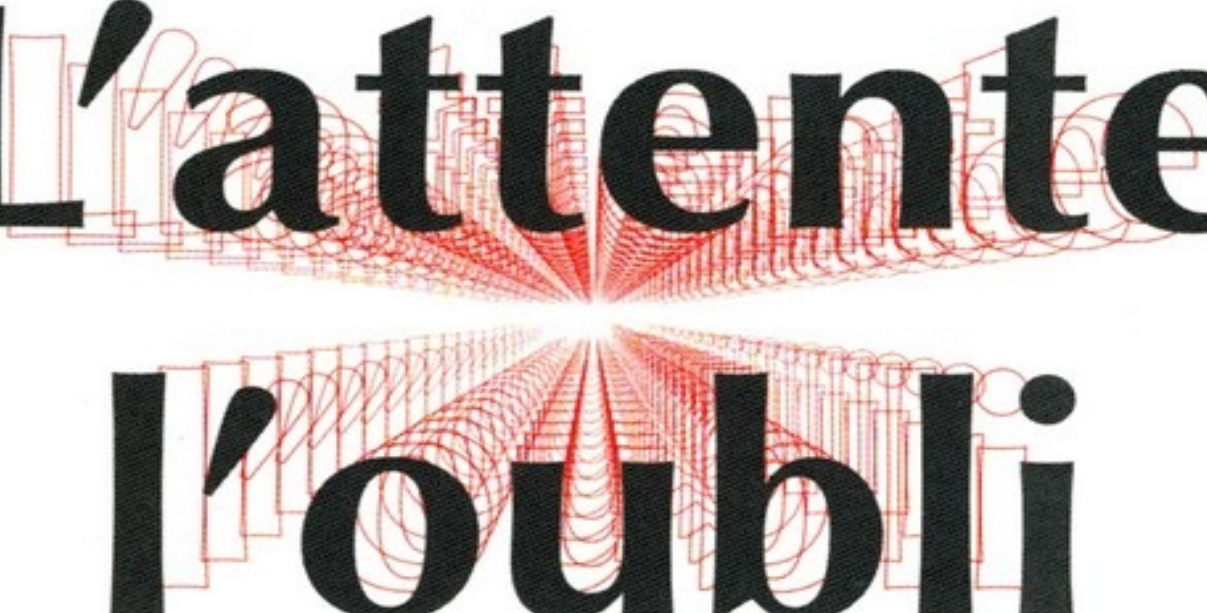


MAURICE BLANCHOT

# L'attente l'oubli

An abstract red line drawing that forms a perspective grid, creating a sense of depth and movement. The lines are thin and red, and they converge towards a central point, creating a tunnel-like effect. The grid is composed of both straight and curved lines, giving it a complex, almost architectural feel.

L'IMAGINAIRE  
  
GALLIMARD

Maurice Blanchot

L'attente  
l'oubli

Gallimard



Ici, et sur cette phrase qui lui était peut-être aussi destinée, il fut contraint de s'arrêter. C'est presque en l'écoutant parler qu'il avait rédigé ces notes. Il entendait encore sa voix en écrivant. Il les lui montra. Elle ne voulait pas lire. Elle ne lut que quelques passages et parce qu'il le lui demanda doucement. « Qui parle ? » disait-elle. « Qui parle donc ? » Elle avait le sentiment d'une erreur qu'elle ne parvenait pas à situer. « Effacez ce qui ne vous paraît pas juste. » Mais elle ne pouvait rien effacer non plus. Elle rejeta tous les papiers tristement. Elle avait l'impression que, bien que lui ayant assuré qu'il la croirait en tout, il ne la croyait pas assez, avec la force qui eût rendu la vérité présente. « Et maintenant vous m'avez arraché quelque chose que je n'ai plus et que vous n'avez même pas. » N'y avait-il pas des mots qu'elle acceptait plus volontiers ? qui s'écartaient moins de ce qu'elle pensait ? Mais tout tournait devant ses yeux : elle avait perdu le centre d'où rayonnaient les événements et qu'elle tenait si fermement jusqu'ici. Elle dit, peut-être pour sauver quelque chose, peut-être parce que les premiers mots disent tout, que le premier paragraphe lui paraissait le plus fidèle et aussi un peu le second, surtout à la fin.

Il résolut de repartir de là. Il ne la connaissait pas beaucoup. Mais il n'avait pas besoin de familiarité pour se rendre proche des êtres. Ce qui les avait mis si intimement en rapport, était-ce le hasard qui lui avait donné pour chambre précisément cette chambre ? D'autres l'avaient habitée entre-temps, et elle disait qu'elle les évitait au contraire. Sa chambre à elle était au bout du même couloir, un peu plus loin, à l'endroit où la maison se mettait à tourner. Il pouvait l'apercevoir, lorsqu'elle était étendue sur le large balcon, et il lui avait fait des signes peu après son arrivée.

Il se demandait si elle avait raison de lui reprocher son manque de foi. Il la croyait, il ne doutait pas de ses paroles. La voir, l'entendre le liait par un pressentiment auquel il désirait ne pas manquer. D'où venait donc son échec ? Pourquoi repoussait-elle si tristement ce qu'elle avait dit ? Se repoussait-elle elle-même ? Il pensa qu'il avait, à un certain moment, commis une faute. Il l'avait interrogée trop brutalement. Il ne se souvenait pas de l'avoir questionnée, mais cela ne le justifiait pas, il l'avait questionnée d'une manière plus pressante par son silence, son attente, par les signes qu'il lui avait faits. Il l'avait amenée à dire trop ouvertement la vérité, c'était une vérité directe, désarmée, sans retour.

Mais pourquoi lui avait-elle parlé ? S'il commençait à s'interroger là-dessus, il ne pourrait plus poursuivre. Pourtant, c'était essentiel aussi. Tant qu'il n'aurait pas trouvé la raison juste, il ne serait jamais sûr qu'elle lui eût vraiment dit ce que maintenant il ne doutait pas d'avoir entendu – il devait cette conviction à sa présence, au murmure des mots : l'air ici continuait de parler. Mais plus tard ? Il ne devait pas se soucier de plus tard, il ne chercherait pas de garanties pour un autre temps. Il la laisserait libre. Peut-être ne désirait-il pas la pousser à d'autres confidences, peut-être son désir secret était-il de la retenir, au contraire, sur cette pente. Cela l'attirait, mais lui causait aussi un grand malaise. Qu'il eût des arrière-pensées, il le découvrait donc. Ces arrière-pensées n'avaient-elles pas à son insu altéré ce qu'il avait écrit avec tant d'assurance ? Il se disait que non. Il éprouvait un confus désespoir en pensant à ce désaveu qu'elle lui avait opposé avec tant de désespoir. Être fidèle, voilà ce qui lui était demandé : tenir cette main un peu froide qui le conduirait par de singuliers méandres jusqu'à un endroit où elle disparaîtrait et le laisserait seul. Mais il lui était difficile de ne pas chercher à qui appartenait cette main. Il avait toujours été ainsi. C'est à cette main qu'il pensait, à celle qui la lui avait tendue, et non pas à l'itinéraire. Là, sans doute, était la faute.

Il ne put s'empêcher, tandis qu'il réunissait les feuillets – et maintenant elle le surveillait d'un regard curieux – de se sentir lié à elle par cet échec. Il ne comprenait pas bien pourquoi. Il l'avait comme

touchée à travers le vide, il l'avait vue un instant. Quand ? Tout à l'heure. Il avait vu qui elle était. Cela ne l'encourageait pas, cela mettait plutôt le point final à tout. « Soit, se dit-il, si tu ne veux pas, je renonce. » Il renonçait, mais sur une parole d'intimité qui, il est vrai, ne s'adressait pas directement à elle, encore moins à son secret. Il avait visé autre chose qui lui était plus familier, qu'il connaissait et avec quoi il semblait avoir vécu dans une joyeuse liberté. Il fut étonné de découvrir que c'était peut-être sa voix. C'est cette voix qui lui était confiée. Quelle pensée surprenante ! Il reprit les feuillets et écrivit : « C'est la voix qui t'est confiée, et non pas ce qu'elle dit. Ce qu'elle dit, les secrets que tu recueilles et que tu transcris pour les faire valoir, tu dois les ramener doucement, malgré leur tentative de séduction, vers le silence que tu as d'abord puisé en eux. » Elle lui demanda ce qu'il venait d'écrire. Mais c'était quelque chose qu'elle ne devait pas entendre, qu'ils ne devaient pas entendre ensemble.

◇ Il la regardait à la dérobée. Peut-être parlait-elle, mais sur son visage nulle bienveillance à l'égard de ce qu'elle disait, nul consentement à parler, une affirmation à peine vivante, une souffrance à peine parlante.

Il aurait voulu avoir le droit de lui dire :

« Cesse de parler, si tu veux que je t'entende. » Mais elle ne pouvait plus se taire à présent, même ne disant rien.

Il se rendait bien compte qu'elle avait peut-être tout oublié. Cela ne le gênait pas. Il se demandait s'il ne désirait pas s'emparer de ce qu'elle savait, plus par l'oubli que par le souvenir. Mais l'oubli... Il lui fallait entrer, lui aussi, dans l'oubli.

◇ « Pourquoi m'écoutez-vous ainsi ? Pourquoi, même lorsque vous parlez, écoutez-vous encore ? Pourquoi attirez-vous en moi cette parole qu'ensuite il me faut dire ? Et jamais vous ne répondez ; jamais vous ne faites entendre quelque chose de vous. Mais je ne dirai rien, sachez-le. Ce que je dis n'est rien. »

Sans doute voulait-elle qu'il répât ce qu'elle avait dit, seulement le répéter. Mais jamais elle ne reconnaissait en mes paroles les siennes. Est-ce que j'y changeais à mon insu quelque chose ? Est-ce que d'elle à moi quelque chose changeait ?

À voix basse pour lui-même, à voix plus basse pour lui. Parole qu'il faut répéter avant de l'avoir entendue, rumeur sans trace qu'il suit, nulle part-errante, partout-séjournante, nécessité de la laisser aller.

C'est toujours la vieille parole qui veut être là à nouveau sans parler.

◇ Ce n'est pas une fiction, bien qu'il ne soit pas capable de prononcer à propos de tout cela le mot. Essayer d'ignorer ce qu'on sait, seulement cela.

◇ Que portait-il sur ses épaules ? Quelle absence de lui-même pesait sur lui ?

◇ Il essaya alors de regarder la chambre plus par désœuvrement que par intérêt : c'était une chambre d'hôtel. Étroite et longue ; anormalement longue peut-être.

◇ Quand il comprit qu'elle n'essayait pas de lui dire comment les choses s'étaient passées – peut-être le disait-elle par surcroît –, mais qu'elle luttait avec une froide souffrance contre certains mots qui avaient été comme déposés en elle et qu'elle s'efforçait de maintenir en rapport avec l'avenir ou avec quelque chose qui ne s'était pas encore passé, tout de même déjà présent, tout de même déjà passé, il éprouva pour la première fois de la peur. D'abord, il ne savait rien (et il vit combien il avait désiré savoir), et puis il n'apercevrait jamais à quel moment il serait sur le point d'en finir. Quelle existence il en résulterait, sérieuse, frivole, sans dénouement, sans perspective ; quant à ses rapports avec elle, un perpétuel mensonge.

◇ La caractéristique de la chambre est son vide. Quand il entre, il ne le remarque pas : c'est une chambre d'hôtel, comme il en a toujours habité, comme il les aime, un hôtel de moyenne catégorie. Mais, dès qu'il veut la décrire, elle est vide, et les mots dont il se sert ne recouvrent que le vide. Pourtant avec quel intérêt elle le surveille, quand il lui dit : ici le lit, là une table, là où vous êtes un fauteuil.

Elle s'imaginait, du moins il en avait l'impression, qu'il disposait d'un grand pouvoir dont il aurait pu se servir pour parvenir au cœur de cette vérité qu'elle semblait avoir constamment devant elle sans réussir à la rendre réelle ; mais, de ce pouvoir, par une négligence incompréhensible, il refusait de rien faire. « Pourquoi ne faites-vous pas tout ce que vous pourriez faire ? » – « Mais que pourrais-je faire ? » – « Plus que vous ne faites. » – « Oui, plus sans doute ; un peu plus, ajouta-t-il gaiement. J'ai souvent cette impression depuis que je vous connais. » – « Soyez sincère : pourquoi n'exercez-vous pas cette puissance que vous savez que vous avez ? » – « Quelle sorte de puissance ? Pourquoi me dites-vous cela ? » Mais elle y revenait avec sa tranquille obstination : « Reconnaissez ce pouvoir qui vous appartient. » – « Je ne le connais pas, et il ne m'appartient pas. » – « C'est bien la preuve que ce pouvoir fait partie de vous-même. »

Les voix résonnent dans l'immense vide, le vide des voix et le vide de ce lieu vide.

◇ Les mots usent en elle le souvenir qu'ils l'aident à exprimer.

Dans sa mémoire, rien que des souffrances qui ne peuvent être remémorées.

◇ Le désir qu'il avait de bien l'entendre avait depuis longtemps fait place à un besoin de silence dont tout ce qu'elle avait dit aurait formé le fond indifférent. Mais seule l'entente pouvait nourrir ce silence.

Ils cherchaient l'un et l'autre la pauvreté dans le langage. Sur ce point, ils s'accordaient. Toujours, pour elle, il y avait trop de mots et un mot de trop, de plus des mots trop riches et qui parlaient avec excès. Bien qu'elle fût apparemment peu savante, elle semblait toujours préférer les mots abstraits, qui n'évoquaient rien. Est-ce qu'elle n'essayait pas, et lui avec elle, de se former au sein de cette histoire un abri pour se protéger de quelque chose que l'histoire aussi contribuait à attirer ? Il y avait des moments où il le croyait et des phrases qui le lui faisaient croire.

Peut-être voulait-elle seulement détruire en lui, en lui proposant cette histoire, la volonté de s'exprimer à laquelle elle cherchait en même temps à le réduire.

◇ Il ne faut pas revenir en arrière.

◇ Attendre, se rendre attentif à ce qui fait de l'attente un acte neutre, enroulé sur soi, serré en cercles dont le plus intérieur et le plus extérieur coïncident, attention distraite en attente et retournée jusqu'à l'inattendu. Attente, attente qui est le refus de rien attendre, calme étendue déroulée par les pas.

Il éprouve l'impression d'être au service d'une distraction initiale qui ne se laisserait atteindre que dissimulée et dispersée en des actes d'extrême attention. Attendant, mais sous la dépendance de ce qui ne saurait se laisser attendre.

Attendre semble signifier pour elle la remise d'elle-même à une histoire qu'elle lui ferait une obligation de mener à bien et qui doit avoir pour conséquence sa marche progressive vers un but. L'attention devrait être comme exercée par ce récit de manière à l'arracher lentement à la distraction initiale sans laquelle pourtant il sent bien que l'attention deviendrait un acte stérile.

Attendre, que fallait-il attendre ? Elle se montrait surprise, s'il le lui demandait, car pour elle c'était un mot suffisant. Dès qu'on attendait quelque chose, on attendait un peu moins.

◇ L'extraordinaire pression que la discrétion et l'attente silencieuse exerçaient sur lui. Depuis longtemps, ils n'espéraient plus atteindre la fin qu'ils s'étaient proposée. Il ne savait même plus si elle continuait à l'entretenir de cette chose. Il la regardait à la dérobée. Peut-être parlait-elle, mais sur son visage nulle bienveillance à l'égard de ce qu'elle disait...

◇ Il ne le ferait pas.

« Si vous ne le faites pas, vous le ferez cependant. » – « Mais le désirez-vous ? » – « Ah, vous ne vous en tirerez pas comme cela. Si vous le faites, je le désirerai. » Il réfléchit : « Peut-être aurais-je pu le faire jadis. » – « Quand donc ? » – « Eh bien... quand je ne vous connaissais pas. » Ce qui la fit rire : « Mais vous ne me connaissez pas. »

◇ « Oui. » Est-ce qu'elle dit vraiment ce mot ? Il est si transparent qu'il laisse passer ce qu'elle dit et jusqu'à ce mot même.

◇ « Cela s'est donc passé ici et vous étiez avec moi ? » – « Peut-être avec vous : avec quelqu'un que maintenant je ne puis manquer de reconnaître en vous. »

Du dehors, il aurait voulu qu'on vît mieux ce qu'il en était : au lieu du commencement, une sorte de vide initial, un refus énergique de laisser l'histoire débiter.

Histoire, qu'entend-elle par là ? Il se rappelle les mots qui avaient un jour éclaté dans sa vie. « Personne ici ne désire se lier à une histoire. »

Souvenir presque éteint et qui pourtant l'ébranle encore.

◇ « Je ferai tout ce que vous voudrez. » Mais maintenant cela ne lui suffisait plus. « Je ne vous demande pas de m'aider, je vous demande d'être là et d'attendre, vous aussi. » – « Que dois-je attendre ? » Mais elle ne comprenait pas cette question. Dès qu'on attendait quelque chose, on attendait un peu moins.

◇ « Quand je vous parle, c'est comme si toute la part de moi qui me couvre et me protège m'abandonnait et me laissait exposée et très faible. Où va cette part de moi ? Est-ce en vous où elle se retourne contre moi ? »

Ce qu'il pressent, c'est qu'elle attend qu'il la porte assez loin pour que le souvenir se souvienne en elle et puisse s'exprimer. C'est cela qu'ils ne cessent d'évoquer à tout moment.

En secret au regard de tous.

Comme si la douleur avait pour espace la pensée.

◇ « Soit, se dit-il en fermant les yeux, si tu ne veux pas, je renonce. » Il se rendait compte qu'elle avait peut-être tout oublié. Cet oubli faisait partie de ce qu'elle aurait voulu lui dire. Au commencement, avec ses jeunes forces et sa brillante certitude, il s'était réjoui de cet oubli qui lui semblait alors très proche de ce qu'elle savait, plus proche peut-être que le souvenir, et c'est par l'oubli qu'il avait cherché à s'en emparer. Mais l'oubli... Il aurait fallu qu'il entrât, lui aussi, dans l'oubli.

◇ *Fais en sorte que je puisse te parler.*

« Que dois-je dire ? » – « Que voulez-vous dire ? » – « Cela qui, si je le disais, détruirait cette volonté de dire. »

Elle donnait l'impression, quand elle parlait, de ne pas savoir relier les mots à la richesse d'un langage antérieur. Ils étaient sans histoire, sans lien avec le passé de tous, sans rapport même avec sa vie à elle, ni avec la vie de personne. Pourtant, ils disaient ce qu'ils disaient avec une exactitude que seul leur manque d'équivoque rendait suspecte : comme s'ils avaient eu une signification unique hors de laquelle ils redevenaient silencieux.

Le sens de toute cette histoire était celui d'une longue phrase qui ne pouvait être morcelée, qui ne trouverait de sens qu'à la fin et qui, à la fin, ne le trouverait que comme un souffle de vie, le mouvement immobile de tout l'ensemble.

Il commença d'entendre à côté de ce qu'elle disait, et comme en arrière, mais dans une étendue sans profondeur, sans haut ni bas, et pourtant matériellement situable, une autre parole avec laquelle la sienne n'avait presque rien de commun.

◇ *Fais en sorte que je puisse te parler.*

◇ Le refus qu'elle lui opposait était dans sa docilité même. Tout était obscur, il le savait, trouble peut-être, et sa présence liée à un doute : comme si elle n'avait été présente que pour s'empêcher de parler. Et puis venaient les instants où, le fil de leurs rapports s'étant rompu, elle retrouvait sa tranquille réalité.

Alors il voyait mieux dans quel extraordinaire état de faiblesse elle se trouvait, d'où elle tirait cette autorité qui parfois la faisait parler. Et lui-même ? N'était-il pas trop fort pour l'entendre, trop convaincu du sens étendu de son existence propre, trop entraîné par son mouvement ?

Que manquait-il à ce qu'elle disait, à ses phrases les plus simples ?

◇ *Fais en sorte que je puisse te parler.* Le désirait-elle vraiment ? Était-elle sûre qu'elle ne le regretterait pas ? « Si, je le regretterai. Je le regrette déjà. » Mais, non sans tristesse, elle ajouta : « Vous

aussi, vous le regretterez. » Pourtant, elle avait aussitôt remarqué : « Je ne vous dirai pas tout, je ne vous dirai presque rien. » – « Mais alors mieux vaudrait ne pas commencer. » Elle rit : « Oui, mais c'est que j'ai déjà commencé maintenant. »

Il sait depuis toujours qu'il n'y a rien là qui ne puisse être exprimé par les mots les plus communs, mais à condition que lui-même appartienne à ce même secret, au lieu de le connaître, et renonce à sa part de lumière en ce monde.

Il ne saurait jamais ce qu'il savait. C'était cela, la solitude.

◇ « Donne-moi cela. » Il écoute cette injonction comme si elle venait de lui, s'adressant à lui. « Donne-moi cela. » Parole qui ne ressemble pas à une prière, ni vraiment à un ordre, parole neutre et blanche à laquelle il sent, non sans espoir, qu'il ne résistera pas toujours. « Donne-moi cela. »

◇ Il est en ce moment engagé dans une erreur dont il ne veut pas s'exclure et qui n'est que la reprise de ses erreurs les plus anciennes. Il ne la reconnaît même pas, et quand on lui dit : « Mais cette pensée, c'est toujours la même pensée ! », il se contente de réfléchir et finalement répond : « Pas tout à fait la même ; et je voudrais la penser encore un peu. »

Je ne puis entendre que ce que j'ai déjà entendu.

◇ Il se demande si elle ne demeure pas en vie pour prolonger le plaisir de la terminer.

◇ Qu'il pût partir, il savait que c'est à cette assurance qu'il devait de pouvoir rester. Mais il pressentait que ce départ qui était ce qui pouvait se faire le plus facilement sur le plan personnel, avait sur un autre plan tous les caractères d'une décision irréalisable. Il partirait, mais cependant il resterait. Voilà la vérité autour de laquelle elle rôdait, elle aussi.

Et parfois, avec une indifférence qui était déjà comme une preuve, il se demandait s'il n'en était pas à cette seconde forme de son séjour : il était là, parce qu'à un certain moment il était parti.

Il la forçait à parler, maintenant il s'en rendait compte. Il fermait la chambre, à peine était-elle entrée. Il y substituait une autre chambre, la même et telle qu'il la lui avait décrite, oui, pareille, il ne la tromperait pas ainsi, seulement plus pauvre à cause des mots très pauvres, réduite à l'espace de quelques noms hors duquel il savait qu'elle ne sortirait pas. Comme ils étouffaient ensemble dans ce lieu fermé où les mots qu'elle disait ne pouvaient plus signifier que cette clôture. Ne disait-elle pas cela, seulement cela : « Nous sommes enfermés, nous ne sortirons plus d'ici » ?

Il en prit lentement, soudainement conscience : désormais, il chercherait une issue. Il la trouverait.

◇ Pourtant, tout demeurerait inchangé.

◇ La chambre est éclairée par deux fenêtres qui, à quelques pas de distance, ouvrent obliquement le mur. La lumière pénètre presque également jusqu'à une table de couleur noire, noir massif et solide. Près de la table, là où commence la partie non atteinte par le soleil mais très éclairée, droite dans un fauteuil dont ses bras ne touchent pas les accoudoirs, elle respire lentement.

« Vous désirez tant que cela sortir de cette chambre ? » – « Il le faut. » – « Vous ne pouvez pas sortir maintenant. » – « Il le faut, il le faut. » – « Seulement quand vous m’aurez tout dit. » – « Je vous dirai tout, tout ce que vous désirez que je dise. » – « Tout ce qu’il est nécessaire que vous disiez. » – « Oui, tout ce qu’il est nécessaire que vous entendiez. Nous demeurerons ensemble, je vous dirai tout. Mais pas en ce moment. » – « Je ne vous empêche pas de sortir. » – « Il faut que vous m’aidiez, vous le savez bien. »

◇ Il n’est pas vrai que tu sois enfermée avec moi et que tout ce que tu ne m’as pas encore dit te sépare du dehors. Ni l’un ni l’autre, nous ne sommes ici. Seuls quelques-uns de tes mots y ont pénétré, et de loin nous les écoutons.

◇ Vous voulez vous séparer de moi ? Mais comment vous y prendrez-vous ? Où irez-vous ? Quel est le lieu où vous n’êtes pas séparée de moi ?

◇ S’il t’est arrivé quelque chose, comment puis-je supporter d’attendre de le savoir pour ne pas le supporter ? S’il t’est arrivé quelque chose – même si cela ne t’arrive que bien plus tard, et longtemps après ma disparition – comment n’est-ce pas insupportable dès maintenant ? Et, c’est vrai, je ne le supporte pas tout à fait.

◇ Attendre, seulement attendre. L’attente étrangère, égale en tous ses moments, comme l’espace en tous ses points, pareille à l’espace, exerçant la même pression continue, ne l’exerçant pas. L’attente solitaire, qui était en nous et maintenant passée au dehors, attente de nous sans nous, nous forçant à attendre hors de notre propre attente, ne nous laissant plus rien à attendre. D’abord l’intimité, d’abord l’ignorance de l’intimité, d’abord le côte à côte d’instant s’ignorant, se touchant et sans rapport.

Il cherchait, parfois douloureusement, à ne pas tenir compte d’elle. Elle tenait peu de place. Elle restait assise, droite, les mains étendues sur la table, de sorte que, levant les yeux, il pouvait ne voir que ses mains inoccupées. Parfois, il croyait qu’elle s’était levée et avait traversé la pièce. Mais elle était là.

« Vous savez tout déjà. » – « Oui, je sais tout. » – « Pourquoi m’obligez-vous à vous le dire ? » – « Je voudrais le savoir de vous et avec vous. C’est une chose que nous ne pouvons savoir qu’ensemble. » Elle réfléchit : « Mais ne risquez-vous pas de le savoir un peu moins ? » Il réfléchit à son tour : « Cela ne fait rien. Il faut que vous le disiez : une fois, une seule fois ; que je vous l’entende dire. » – « Si je le dis une fois, je le dirai toujours. »

— « Oui, c’est cela, toujours. »

« Je ne désire pas le savoir. Je désire que vous me le disiez pour n’avoir pas à le savoir. » – « Non, non, pas cela. »

◇ Il savait, et il lui semblait qu’elle savait, qu’il y avait quelque part ici comme un vide. S’il s’interrogeait, avec cette patience qui réussissait à écarter sans violence les notions étrangères, il n’hésitait pas à conclure que le vide se trouvait à un endroit qu’il aurait pu situer, s’il avait été capable d’y appliquer plus sérieusement son esprit. Mais il lui fallait faire un trop grand effort pour y songer et même pour s’en souvenir. C’était comme s’il avait introduit à l’intérieur de sa pensée une souffrance qui, dès qu’elle s’éveillait, le forçait à n’y pas penser. Pourtant, ce jour-là, il alla plus loin. Il imagina que,

s'il pouvait décrire exactement, avec minutie et non pas furtivement, cette chambre, sans tenir compte de sa présence à lui, mais en essayant de la distribuer autour de sa présence à elle, il découvrirait presque nécessairement ce qui manquait et dont le défaut les mettait l'un et l'autre sous la dépendance de quelque chose qui lui paraissait parfois menaçant, parfois gai, ou d'une gaîté menaçante. Naturellement, il savait qu'il n'aimait pas beaucoup regarder cette chambre, mais seulement depuis qu'elle ne cessait de lui demander, avec une insistance silencieuse, de la lui décrire et toujours à nouveau. Jadis, et dès qu'il y était entré, il l'avait trouvée presque agréable.

Il y avait en lui un point de faiblesse et de distraction qu'il lui fallait mettre en rapport avec tout ce qu'il pensait et disait, sous peine de commettre ce qui lui paraissait être l'infidélité essentielle. C'est autour de ce point que tout ce qu'il avait écrit et tout ce qu'il avait eu à vivre, s'était, par une nécessité mal aperçue, disposé et orienté, comme un champ de forces capricieux et mouvant. Quel était ce point ? Il s'en était quelquefois approché. Il avait de cette approche traduit avec obstination les découvertes surprenantes. Et chaque fois il était prêt à recommencer ce mouvement : contre son gré et pourtant volontiers ; non pas volontiers : contre son gré seulement.

◇ Il croyait avoir appris la patience, mais il avait seulement perdu l'impatience. Il n'avait plus ni l'une ni l'autre, il n'avait que leur manque d'où il imaginait pouvoir tirer une ultime force. Sans patience, sans impatience, ne consentant ni ne refusant, abandonné sans abandon, se mouvant dans l'immobilité.

Avec quelle mélancolie, mais quelle calme certitude, il sentait qu'il ne pourrait plus jamais dire : « Je ».

◇ Nous devons toujours, face à chaque instant, nous conduire comme s'il était éternel et qu'il attendît de nous de redevenir passager.

Ils s'entretenaient toujours de l'instant où ils ne seraient plus là et, bien que sachant qu'ils seraient toujours là à s'entretenir d'un tel instant, ils pensaient qu'il n'y avait rien de plus digne de leur éternité que de la passer à en évoquer le terme.

◇ Y a-t-il une porte qu'il n'a pas remarquée ? Y a-t-il un mur lisse, là où s'ouvrent deux fenêtres ? Y a-t-il toujours la même lumière, bien qu'il fasse nuit ?

◇ Exprimer cela seulement qui ne peut l'être. Le laisser inexprimé.

◇ Quelque chose de négatif l'aidait à parler. Il avait l'impression que, dans chacune de ses phrases, elle faisait toujours une place à la possibilité d'en finir.

Tout ce qu'elle disait, elle s'appliquait visiblement à ne pas le soutenir de son existence à elle. S'il est possible de ne pas se tenir derrière ce qu'on dit, de ne prêter aux mots ni vie ni chaleur, de parler loin de soi et pourtant avec la plus grande passion, une passion sans chaleur et sans vie, alors c'est bien elle qui parlait maintenant.

◇ Ce qu'il ne lui avait jamais demandé : si elle disait vrai. Voilà ce qui expliquait leurs rapports difficiles ; elle disait vrai, mais non en ce qu'elle disait.

Et il y avait eu ce jour où elle lui avait déclaré : « Je sais à présent pourquoi je ne vous réponds pas. Vous ne m'interrogez pas. » – « C'est vrai, je ne vous interroge pas comme il faut. » – « Pourtant, vous m'interrogez constamment. » – « Oui, constamment. » – « Cela me fait trop à répondre. » – « Je demande très peu cependant, convenez-en. » – « Trop peu pour que ma vie y suffise. » Elle était debout presque à côté de lui, regardant en avant : « Naturellement, si je mourais, vous ne manqueriez pas de me rappeler à la vie pour me faire encore répondre. » – « À moins, dit-il en souriant, que je ne meure le premier. » – « J'espère que non, ce serait pis. » Elle s'arrêta, et revint comme à une autre idée : « Je dois être capable de ne savoir qu'une seule chose. » – « Comme moi de n'en entendre qu'une. Mais nous craignons que ce ne soit pas la même. Nous prenons nos précautions. »

Je ne puis entendre que ce que j'ai déjà entendu.

◇ « Doutez-vous de moi ? » Elle voulait dire de sa véracité, de ses paroles, de sa conduite. Mais j'entendais un doute plus grand.

Ah, si j'avais pu me persuader qu'elle me cachait quelque chose. « As-tu un secret ? » – « C'est vous qui l'avez maintenant, vous le savez bien. » Oui, malheureusement, je savais que je l'avais, sans le savoir lui-même.

Et, pour finir, avec élan : « Est-ce que j'aurais parlé sans arrêt ? »

◇ Tu dois être prudent : une telle figure ! Sans loi, c'est l'apparence, mais elle est comme attachée à un point particulier de ce lieu, un point qu'elle rendrait visible si ton désir de la voir ne repoussait tout le reste.

Les pensées de la nuit, toujours plus brillantes, plus impersonnelles, plus douloureuses. Constamment douleur et joie infinies, et en même temps le calme.

◇ « Je voudrais que vous m'aimiez par cela seulement qui est impassible et insensible en vous. »

◇ Est-ce qu'elle ne lui avait pas suggéré quelquefois que la description avait beau ne pas être achevée, elle était toujours complète et qu'il n'y manquait que leur propre absence, dont on ne savait si elle se réjouissait ou s'alarmait. « Quand nous serons partis. » Ou seulement : « Quand vous ne serez plus là. » – « Alors, vous non plus, vous ne serez plus là. » – « Moi non plus, je ne serai plus là. »

◇ Deux paroles étroitement serrées l'une contre l'autre, comme deux corps vivants, mais aux limites indécises.

◇ Elle avait une extraordinaire bonne volonté. Il l'interrogeait, elle répondait. Cette réponse, il est vrai, ne disait rien de plus que la question et la refermait seulement. C'était la même parole revenant vers elle-même, pourtant pas tout à fait la même, il s'en rendait compte ; il y avait une différence qui était peut-être dans ce retour et lui aurait beaucoup appris s'il avait été capable de la reconnaître. Peut-être

est-ce une différence de temps ; peut-être est-ce la même parole un peu effacée, un peu plus riche d'un sens singulier à cause de cet effacement, comme s'il y avait toujours un peu moins dans la réponse que dans la question.

« Toutes vos paroles m'interrogent, même quand vous dites des choses qui ne se rapportent pas à moi. » – « Mais c'est que tout se rapporte à vous ! » – « Non pas à moi. Moi, je suis là, cela devrait vous suffire. » – « Oui, cela devrait me suffire, mais à condition que je sois sûr de vous. » – « Vous n'êtes pas sûr de moi ? » – « De vous, si c'était vous. » Il fut près de lui communiquer ce qu'il avait déjà ressenti : là où elle était, il y avait un ensemble indistinct s'étendant à l'infini et se perdant dans le jour, une foule qui n'était pas une vraie foule de gens, mais quelque chose d'innombrable et d'indéfini, une sorte de faiblesse abstraite, incapable de se présenter autrement que sous la forme vide d'un très grand nombre. Et pourtant elle-même, quels que fussent ses rapports avec la foule, ne s'y perdait jamais réellement, s'imposant au contraire avec une autorité douce qui la rendait plus présente et plus persuasive.

« Tout ce que vous avez dit, je le vois autour de vous, comme une multitude dans laquelle vous seriez invitée à vous laisser absorber, une sorte de faible chose, d'une faiblesse presque affreuse. » – « Je sens cela aussi. Cela s'agit sans cesse. » – « Est-ce que réellement ce que nous disons est aussi pitoyable ? » – « Pitoyable, j'en ai peur, mais c'est ma faute. » – « C'est notre faute. » – « Oui, oui, dit-elle joyeusement, c'est notre faute. »

◇ À travers les mots passait encore un peu de jour.

◇ « Quand vous a-t-il dit cela ? » – « Me l'a-t-il dit ? » – « Il vous a bien dit qu'il se plaisait auprès de vous ? » – « Quel drôle de mot ! » Cela la mit de bonne humeur. « Non, il n'a jamais parlé ainsi. » Et avec une bizarre énergie : « Il ne se plaisait pas auprès de moi, il ne se plaisait auprès de personne. » – « Ah, voilà qui est beaucoup dire. Il vivait à part ? Il n'aimait pas beaucoup voir les gens ? » Et avant qu'elle eût la liberté de répondre, il trouva hardiment la question : « Alors, pourquoi restait-il presque tout le temps avec vous ? » Elle écouta cette parole qu'elle parut laisser s'établir auprès d'elle. Elle était immobile, et il se demandait si elle supporterait longtemps d'être ainsi le centre d'une telle pression, mais elle fit mieux qu'y résister et, à sa surprise, elle lui dit plus peut-être qu'elle ne lui avait jamais dit et d'une manière qui éveilla en lui-même une lointaine conscience douloureuse : « Oui, il restait presque tout le temps avec moi. »

Il restait presque tout le temps avec elle.

◇ La pression de la ville : de toutes parts. Les maisons ne sont pas là pour qu'on y demeure, mais pour qu'il y ait des rues et, dans les rues, le mouvement incessant de la ville.

◇ « Nous ne sommes pas seuls ici. » – « Non, nous ne sommes pas vraiment seuls. Est-ce que nous accepterions de l'être ? » – « Seuls, mais non pas chacun pour son compte, seuls pour être ensemble. » – « Sommes-nous ensemble ? Pas tout à fait, n'est-ce pas ? Seulement, si nous pouvions être séparés. »

◇ « Sommes-nous ensemble ? Pas tout à fait, n'est-ce pas ? Seulement, si nous pouvions être séparés. » – « Nous sommes séparés, j'en ai peur, par tout ce que vous ne voulez pas dire de vous. » –

« Mais aussi réunis à cause de cela. » – « Réunis : séparés. » Elle se perdit dans une sorte de souvenir d'où elle sortit pour affirmer en souriant : « Nous ne pouvons pas être séparés, que je parle ou non. »

Aimant peut-être en lui – bien qu'elle lui en fît grief – ce trop fort penchant à s'effacer devant ce qu'elle ne pouvait lui dire.

◇ « Nous n'avons pas encore commencé d'attendre, n'est-ce pas ? » – « Que voulez-vous dire ? »

— « Que si nous pouvions faire en sorte qu'elle commence, nous pourrions aussi en finir avec l'attente. » – « Mais est-ce que nous désirons tellement en finir ? » – « Oui, nous le désirons, nous ne désirons que cela. »

« Tout changerait si nous attendions ensemble. »

— « Si l'attente nous était commune ? Si nous lui appartenions en commun ? Mais ce que nous attendons, n'est-ce pas cela, d'être ensemble ? » – « Oui, ensemble. » – « Mais dans l'attente. » – « Ensemble, attendant et sans attendre. »

◇ Il se demande si la solitude n'est pas liée à sa présence, non pas directement, mais parce qu'elle l'obligerait, sans qu'il puisse jamais y parvenir tout à fait, à vivre d'une manière impersonnelle. Quand il la touchait et l'attirait d'un mouvement auquel elle consentait aussitôt, il savait pourtant que leurs deux images restaient à une certaine distance l'une de l'autre, une faible distance qu'il ne perdait pas l'espoir de réduire encore un peu.

◇ Le lit est parallèle à la table, parallèle au mur qu'ouvrent deux fenêtres. C'est un divan assez large pour qu'ils puissent, étendus, demeurer l'un contre l'autre. Elle se serre contre la cloison, tournée vers lui qui la tient fermement.

◇ Il sait qu'il y a une certaine coïncidence entre le lieu et l'attention. C'est un lieu d'attention. L'attention ne sera jamais dirigée vers lui, y séjournerait-il éternellement. Mais il ne désire pas non plus être l'objet de cette attention.

Il y a un certain froid bonheur à demeurer, ignoré, auprès d'une extrême attention impersonnelle.

L'attention ignore tout de lui, il ne la ressent que par l'infinie négligence dans laquelle elle le tient, mais, avec une extrême délicatesse et par de constants contacts insensibles, elle a toujours déjà détaché de lui lui-même et le rend libre pour l'attention qu'il devient pour un instant.

◇ Le mystère n'est rien, même en tant que rien mystérieux. Il ne peut être objet d'attention. Le mystère est le centre de l'attention, lorsque l'attention, étant égale et l'égalité parfaite d'elle-même, est l'absence de tout centre.

Dans l'attention disparaît le centre d'attention, le point central autour duquel se distribuent la perspective, la vue et l'ordre de ce qui est à voir intérieurement et extérieurement.

L'attention est désœuvrée et inhabitée. Vide, elle est la clarté du vide.

Mystère : son essence est d'être toujours en deçà de l'attention. Et l'essence de l'attention est de pouvoir préserver, en elle et par elle, ce qui est toujours en deçà de l'attention et la source de toute attente : le mystère.

L'attention, accueil de ce qui échappe à l'attention, ouverture sur l'inattendu, attente qui est l'inattendu de toute attente.

◇ Elle commença peu après : « Je voudrais vous parler. » Elle n'avait pas cessé ensuite de l'entretenir, mais rien ne l'avait frappé autant que les premiers mots.

Elle se montrait, vis-à-vis d'elle-même, si étonnamment indiscrete qu'elle n'avait d'autre but – il n'en doutait pas – que de le contraindre à une discrétion presque inconciliable avec la vie.

« Vous écoutez l'histoire, comme s'il s'agissait de quelque chose d'émouvant, de remarquable, d'intéressant. » C'est ainsi qu'il écoute.

Une histoire qui ne demande qu'un peu d'attention. Mais aussi l'attente qui donne l'attention.

◇ Quelqu'un en moi converse avec lui-même.

Quelqu'un en moi converse avec quelqu'un. Je ne les entends pas. Pourtant, sans moi qui les sépare et sans cette séparation que je maintiens entre eux, ils ne s'entendraient pas.

◇ Il s'aperçut qu'elle était attirée par la lumière, mais une certaine lumière qui semblait avoir pour source quelque point de la description qu'il avait tacitement accepté de ne jamais cesser de soutenir.

Ne décris pas cela comme si tu t'en souvenais.

◇ Lorsqu'il se demande : « Qu'attend-elle de moi ? », il pressent qu'elle n'attend pas, mais qu'elle est à la limite de l'attente.

◇ Elle n'attendait pas, il n'attendait pas. Entre eux cependant l'attente.

◇ L'attention attend. Il ne sait pas si cette attente est la sienne, séparée de lui et attendant hors de lui. Il demeure seulement avec elle.

L'attention que l'attente rassemble en lui n'est pas destinée à obtenir la réalisation de ce qu'il attend, mais à laisser s'écarter par la seule attente toutes les choses réalisables, approche de l'irréalisable.

L'attente seule donne l'attention. Le temps vide, sans projet, est l'attente qui donne l'attention.

Par l'attention, il n'était pas attentif à lui-même, ni à rien qui se rapportât à quoi que ce fut, mais porté, par l'infini de l'attente, à l'extrême limite qui échappe à l'attente.

L'attente donne l'attention en retirant tout ce qui est attendu.

Par l'attention, il dispose de l'infini de l'attente qui l'ouvre à l'inattendu, en le portant à l'extrême limite qui ne se laisse pas atteindre.

◇ Il n'y avait plus d'autre danger que le danger des paroles sans attention.

L'attention ne le laissait jamais ; en elle, cruellement délaissé.

◇ Il ne pensait pas qu'une parole eût plus d'importance que l'autre, chacune était plus importante que toutes les autres, chaque phrase était la phrase fondamentale, et pourtant elles ne cherchaient qu'à se rassembler toutes ensemble dans l'une d'elles qu'on aurait pu taire.

◇ « Jamais tu ne donneras réponse à une telle parole. » Aussitôt, il se dresse et demande : « Qui a dit cela ? » Et comme partout règne un grand silence, il demande encore : « Qui garde le silence ? »

Il s'en rend bien compte, elle parle, et personne pour lui rendre le silence, personne pour le recueillir d'elle.

◇ Il lui semblait, tant il l'épiait, qu'elle reculait insensiblement et l'attirait dans son mouvement de retrait. Ils se retiraient l'un et l'autre, immobiles, laissant la place à leur immobilité. Étendus l'un contre l'autre, resserrés l'un par l'autre, et quand elle s'écarte, ressaisie ; écartée, se refermant sur lui ; à distance sans distance, la touchant ne le touchant pas.

◇ L'espace non frayé de l'effroi.

◇ Quand, se réveillant, il reconnut la chambre où il avait passé la nuit, il fut heureux de son choix. C'était une chambre appartenant à un hôtel de moyenne catégorie, comme il les aimait, assez étroite, mais longue, anormalement longue. Au près de lui, le corps détourné de la jeune femme. Il se souvint qu'elle lui avait parlé une grande partie de la nuit.

◇ Il lui dit, et elle parut frappée de ces mots : « Je ne le connais pas depuis plus longtemps que vous ne le connaissez. » Plus tard, elle chercha à réfuter cette parole : « Mais, disait-elle, c'est seulement depuis que je vous connais que vous ne le connaissez pas. »

« Qu'arriverait-il, si ma parole se faisait soudain entendre de moi ? »

« Pour m'entendre, il ne faudrait pas m'entendre, mais me donner à entendre. »

◇ Depuis quand attendait-il ? L'attente est toujours l'attente de l'attente, reprenant en elle le commencement, suspendant la fin et, dans cet intervalle, ouvrant l'intervalle d'une autre attente. La nuit dans laquelle il n'est rien attendu, représente ce mouvement de l'attente.

L'impossibilité d'attendre appartient essentiellement à l'attente.

Il se rendit compte qu'il n'avait écrit que pour répondre à l'impossibilité d'attendre. Ce qui était dit avait donc rapport à l'attente. Cette lumière le traversa, mais ne fit que le traverser.

◇ Depuis quand avait-il commencé d'attendre ? Depuis qu'il s'était rendu libre pour l'attente en perdant le désir des choses particulières et jusqu'au désir de la fin des choses. L'attente commence quand il n'y a plus rien à attendre, ni même la fin de l'attente. L'attente ignore et détruit ce qu'elle attend. L'attente n'attend rien.

Quelle que soit l'importance de l'objet de l'attente, il est toujours infiniment dépassé par le mouvement de l'attente. L'attente rend toutes choses également importantes également vaines. Pour attendre la moindre chose, nous disposons d'une puissance infinie d'attendre qui semble ne pouvoir être épuisée.

« L'attente ne console pas. » – « Ceux qui attendent n'ont à être consolés de rien. »

◇ Même si l'attente est liée à l'anxiété qu'il éprouve, l'attente, avec sa tranquille anxiété propre, a depuis longtemps dissous la sienne. Il se sent libéré par l'attente pour l'attente.

◇ Ce sont déjà des paroles si anciennes et, lorsqu'elle les formule, depuis si longtemps pensées, qu'elles représentent une vérité brillante au-dehors, éteinte au-dedans.

Tout ce qu'elle dit représente des pensées anciennes et des paroles antérieures. Ailleurs qu'ici, il les comprendrait ; ici, il les entend trop tard.

◇ Enveloppée d'elle-même, tournée détournée, comment pourrait-il la voir ? Il lui faut lutter contre une pensée qui, dès qu'il la regarde, le regarde.

◇« Ne parlez pas de cela. Ne pensez plus à cela, oubliez tout. » – « J'ai tout oublié. Vous aussi, je vous ai oublié. » – « Oui, vous m'avez oublié. »

Il n'y a pas entre eux de véritable dialogue. Seule l'attente maintient entre ce qu'ils disent un certain rapport, paroles dites pour attendre, attente de paroles.

◇ Dans l'attente, toute parole devenue lente et solitaire.

◇ Il devait la précéder et toujours aller de l'avant, sans être assuré d'être jamais suivi d'elle. Ce qu'elle avait à lui dire, il était tenu de découvrir d'abord les mots avec lesquels elle pourrait ensuite le lui faire entendre. Ils marchaient ainsi, immobiles à l'intérieur du mouvement.

◇ Toujours la même lumière du matin.

◇ Quand il l'a regardée trop longtemps, il voit à sa place et se superposant à elle comme une absence de personne qu'il ne s'effraie pas d'avoir à regarder encore.

◇ L'attente stérile, toujours plus pauvre et plus vide. L'attente pleine, toujours plus riche de l'attente. L'une est l'autre.

◇ La pensée qu'elle est là, bien que par sa parole elle nie toujours d'une certaine façon sa présence en affirmant d'elle le rapport secret avec elle-même.

◇ Le peuplement innombrable du vide.

◇ Le même jour passait.

◇ Il l'avait vue une fois, deux fois, un nombre de fois infini. Il était passé auprès d'elle et il n'avait pas effacé sa présence. Qu'elle ne sût rien de lui, il n'en avait jamais douté. Elle l'ignorait, il acceptait son ignorance. D'abord quel élan, quelle vie profonde à cause de cette solitude redoublée ; à la fin, quel poids de tromperie et d'erreur. Qui a accepté cela une fois, doit persévérer sans fin.

◇ Elle l'ignore, tout en étant plus attentive que personne à ce qu'il fait et dit.

Il lui semble qu'elle ne doute pas plus de sa présence qu'elle n'y ajoute foi. Peut-être parce qu'elle ne doute pas, elle ne croit pas.

◇ Elle avait mis toute sa foi dans cette chose à laquelle elle ne croyait pas.

◇ Elle n'est pas attentive à ce qu'il fait : il ne fait rien, et pas davantage à ce qu'il dit : il parle moins qu'il n'écoute ; à lui-même peut-être, à ce lui que dégage de lui l'attente et qui est l'indifférence attentive du lieu.

C'étaient les battements du cœur, l'agitation de l'espérance, l'anxiété de l'illusion.

◇ Il avait supporté l'attente. L'attente l'a rendu éternel, et maintenant il n'a plus qu'à attendre éternellement.

L'attente attend. À travers l'attente, celui qui attend meurt en attendant. Il porte l'attente dans la mort et semble faire de la mort l'attente de ce qui est encore attendu quand on meurt.

La mort, considérée comme un événement attendu, n'est pas capable de mettre fin à l'attente. L'attente transforme le fait de mourir en quelque chose qu'il ne suffit pas d'atteindre pour cesser d'attendre. L'attente est ce qui nous permet de savoir que la mort ne peut être attendue.

Celui qui vit dans l'attente voit venir à lui la vie comme le vide de l'attente et l'attente comme le vide de l'au-delà de la vie. L'instable indistinction de ces deux mouvements est désormais l'espace de

l'attente. À chaque pas, on est ici, et pourtant au delà. Mais comme on atteint cet au-delà sans l'atteindre par la mort, on l'attend et on ne l'atteint pas ; sans savoir que son caractère essentiel est de ne pouvoir être atteint que dans l'attente.

Quand il y a attente, il n'y a attente de rien. Dans le mouvement de l'attente, la mort cesse de pouvoir être attendue. L'attente, dans la tranquillité intime au sein de laquelle tout ce qui arrive est détourné par l'attente, ne laisse pas arriver la mort comme ce qui pourrait suffire à l'attente, mais la tient en suspens, en dissolution et à tout instant dépassée par l'égalité vide de l'attente.

Étrange opposition de l'attente et de la mort. Il attend la mort, dans une attente indifférente à la mort. Et, de même, la mort ne se laisse pas attendre.

◇ Les morts ressuscitaient mourants.

◇ « Vous répondez par mes questions. » – « Je fais de vos questions réponse. »

◇ Quand elle commença à chercher des expressions pour lui dire : « Vous ne le saurez jamais. Vous ne me ferez jamais parler. Jamais vous n'apprendrez pourquoi je suis ici avec vous », c'est alors, dans le mouvement véhément qui lui permettait d'être une voix passionnée, tout en restant un corps immobile et impassible, qu'il l'entendit lui demander tout à coup, sans même changer le registre de sa voix et peut-être même sans changer ses paroles : « Fais en sorte que je puisse te parler. » Il ne pourrait plus jamais oublier cette prière.

Pendant des jours, il avait lutté contre elle, par des mots, par des silences : « Non, je ne suis pas celui que vous voudriez que je sois. » Sur quoi, longtemps après, elle intervenait : « Et qui seriez-vous, si vous l'étiez ? » Comme, par une sorte de réserve et peut-être par une difficulté plus grave, il ne voulait pas le préciser, elle concluait triomphalement : « Vous voyez, vous ne pouvez pas le dire, encore moins le nier. »

◇ « Vous ne parlez pas vers moi, vous parlez vers quelqu'un qui n'est pas là pour vous entendre. » – « Mais vous êtes là ? » – « Je suis là. »

◇ Il ne rêvait jamais d'elle. Elle ne rêvait jamais de lui. Ils étaient seulement rêvés l'un et l'autre par celui qu'ils auraient voulu être l'un pour l'autre.

◇ Étendue, à demi détournée. La table contre le lit, il écrit avec un bruit continu qui rend le silence presque transparent. Tout à coup, elle lui adresse cette question : « Qui es-tu, en réalité ? Tu ne peux pas être toi, mais tu es quelqu'un. Qui ? » Il a interrompu son travail, il baisse la tête. « Je t'interroge. » Lui aussi s'interroge. « Ne doute pas, dit-il doucement. Je choisis d'être ce qui me trouve. Je suis bien ce que tu viens de dire. » – « Qui ? » Elle crie presque. « Oui, ce que tu viens de dire. »

◇ À nous deux, nous le savons.

◇ Le pourrissement de l'attente, l'ennui. L'attente stagnante, l'attente qui s'est d'abord prise pour objet, qui s'est prise de complaisance pour elle-même, enfin de haine pour elle-même. L'attente, la calme angoisse de l'attente ; l'attente devenue la calme étendue où la pensée est présente dans l'attente.

◇ Elle était assise, immobile, à la table ; étendue contre lui sur le lit ; parfois debout près de la porte et alors venant de très loin. C'est ainsi qu'il l'avait vue d'abord. Debout, étant entrée sans rien dire et ne regardant même pas autour d'elle, comme si elle avait depuis toujours rassemblé en elle-même toute la présence du lieu ; et, assurément, s'il n'y avait eu entre lui et toute figure féminine une longue familiarité qui lui rendait proche chacune d'elles, il aurait dû aussitôt se sentir un intrus dans cette chambre, mais avec la ferme assurance de la jeunesse il ne voyait rien d'extraordinaire dans sa venue, pas plus qu'il n'avait hésité à lui faire des signes tout à l'heure : elle était là, il ne la laisserait pas repartir.

Il était là, elle ne le laisserait pas repartir.

◇ « Quand tu te rappelles que je t'ai abandonnée, c'est vrai. Quand tu dis avec tristesse que je ne t'ai même pas abandonnée, c'est vrai. Mais quand tu penses que j'ai été abandonné de moi-même, qui donc se tient à présent auprès de toi ? »

◇ « Venez. » Elle s'approcha lentement, non pas malgré elle, mais avec une sorte de profonde distraction qui le rendait, lui, merveilleusement attentif.

Elle avait parlé, mais il ne l'écoutait pas. Il l'écoutait seulement pour l'attirer à lui par son attention.

◇ Étroite la présence, vaste le lieu.

◇ « Ah, enfin, vous le dites franchement. » – « Pourquoi ? N'ai-je pas toujours été franche ? » – « Très franche, trop franche peut-être pour la vérité sans franchise qui cherche à s'exprimer à travers vous. »

Il savait que ni en elle ni en lui il n'y avait rien d'autre que l'effort pour en venir à cette pensée qui, en dehors d'eux, les attendait pour les conduire ou pour les égarer.

S'il l'avait forcée à parler, jamais il n'avait fait pression sur elle pour entrer dans sa pensée. Il ne lui prêtait pas de pensées. Le mot pensée ne contenait pas assez de transparence, pas assez d'obscurité. Elle parlait seulement, elle se taisait seulement.

◇ Il l'attirait, comment l'avait-il attirée ? Il l'attirait constamment, par une immobile, insensible force. Elle était le lieu même de cet attrait qu'il exerçait sur elle et que, par le retour de l'attrait, elle exerçait sur lui : arrêtée ici et non fixée, immobile, d'une immobilité errante.

Vagabonde hors de soi jusqu'à lui hors de lui.

◇ Qu'avait-elle oublié ? Était-ce très important ? Oh non, c'était insignifiant. Elle disait cela avec une sorte de paix furieuse, une tranquillité baignée de larmes, traversée de lumière, lourde d'obscurité.

◇ « Pourquoi pensez-vous cela ? » – « Je le pense, je le penserai toujours. C'est une pensée à laquelle on ne peut mettre fin. » Il frissonna en entendant cette sorte de condamnation.

◇ « Croyez-vous qu'ils se souviennent ? » – « Non, ils oublient. » – « Croyez-vous que l'oubli soit la manière dont ils se souviennent ? » – « Non, ils oublient et ils ne gardent rien dans l'oubli. » – « Croyez-vous que ce qui est perdu dans l'oubli soit préservé dans l'oubli de l'oubli ? » – « Non, l'oubli est indifférent à l'oubli. » – « Alors, nous serons merveilleusement, profondément, éternellement oubliés ? » – « Oubliés sans merveille, sans profondeur, sans éternité. »

◇ Ils allaient ensemble dans la chambre, lentement, légèrement, passant avec adresse autour de chaque obstacle, regardant un instant par la fenêtre : ensemble, ne le sachant pas, se parlant, se répondant en vain ; tout de même, continuant à parler l'un pour l'autre avec calme et avec douceur.

◇ (Deux êtres d'ici, deux anciens dieux. Ils étaient dans ma chambre, je vivais avec eux.

Un instant, je me mêlai à leur dialogue. Ils n'en furent pas surpris. « Qui êtes-vous ? Un des nouveaux dieux ? » – « Non, non ; un homme seulement. » Mais ma protestation ne les arrêta pas. « Ah, les nouveaux dieux ! ils sont enfin venus. »

Leur curiosité était légère, instable, merveilleuse. « Que faites-vous ici ? » Je leur répondais. Ils ne m'écoutaient pas. Ils savaient tout d'un savoir léger qui ne pouvait s'alourdir d'une vérité partielle, telle que je la leur donnais.

Ils étaient beaux, mais l'attention que je lui portais, à elle, fit que pour moi elle se trouva presque constamment seule, et sa beauté en devint plus frappante. Je remarquai bien que je l'attirais aussi, malgré l'ignorance où elle semblait être de moi, de moi en particulier. Elle m'apparaissait réellement, c'était une grande fille que je m'émerveillais de pouvoir regarder, bien que je ne fusse pas capable de la décrire, et quand je lui dis : « Venez », elle s'approcha aussitôt avec une profonde distraction qui me rendait extrêmement attentif. Lui disparut alors définitivement. Du moins, je le pensai pour plus de commodité. Un dieu disparaît-il ?

Depuis, nous vivons ensemble. Et je ne résiste presque plus à l'idée que je serai peut-être un jour le nouveau dieu.

Le rêve d'une nuit sans rêve.

◇ Elle désirait extraordinairement l'oubli : « Est-ce qu'ici nous sommes dans l'oubli ? » – « Pas encore. » – « Pourquoi cela ? » – « Nous attendons. » – « Oui, nous attendons. »

L'oubli, l'attente. L'attente qui rassemble, disperse ; l'oubli qui disperse, rassemble. L'attente, l'oubli. « M'oubliez-vous ? » – « Oui, je vous oublierai. » – « Comment serez-vous sûr que vous m'avez oubliée ? » – « Quand je me souviendrai d'une autre. » – « Mais c'est encore de moi que vous vous souviendrez ; il me faut davantage. » – « Vous aurez davantage : quand je ne me souviendrai plus de moi. » Elle réfléchit sur cette idée qui paraissait lui plaire. « Oubliés ensemble. Et qui alors nous

oubliera ? Qui sera sûr de nous dans l'oubli ? » – « Les autres, tous les autres ! » – « Mais ils ne comptent pas. Je me moque bien d'être oubliée des autres. C'est de vous que je veux être oubliée, de vous seul. » – « Eh bien, quand tu m'auras oublié. » – « Mais, disait-elle tristement, je sens bien que je t'ai déjà oublié. » Elle l'oubliait, elle se rappelait toutes choses, mais elle l'oubliait en tout : lentement, passionnément. Quand elle était entrée – est-ce qu'il lui avait fait signe ? est-ce qu'il s'était servi de cette facilité de l'attrait ? – elle était déjà dans ce mouvement de l'oubli qui cherchait à tout dire afin que tout fût oublié, confiant à l'individu passager l'impérissable. Elle oubliait, elle était presque l'oubli et la beauté visible de ce qui fut oublié.

◇ Les dieux seuls parviennent à l'oubli : les anciens pour s'éloigner, les nouveaux pour revenir.

◇ Elle ne l'oubliait pas, elle oubliait. Il était encore pour elle, dans l'oubli où il avait disparu en elle, tout ce qu'il était. Et il l'oubliait aussi : on ne peut se souvenir de qui ne se souvient. Pourtant, tout demeurait inchangé.

◇ Il s'en rendait bien compte : il la poussait doucement vers l'oubli. L'attirant vers lui, il l'attirait vers quelqu'un qu'elle oubliait toujours plus profondément, plus superficiellement. Les mots avaient été dits, les paroles brûlées ; le silence passé par le feu. Ils se pressaient encore l'un contre l'autre, l'un et l'autre privés d'eux-mêmes. « Pourquoi dois-je vous oublier ? » L'oubli était-il le but ultime ? L'attente, l'oubli. « Je ne vous ai connu que pour ne rien savoir de vous et pour tout perdre de moi en vous. »

◇ N'est-ce pas ainsi que vivent les dieux ? Solitaires, uniques, étrangers à la lumière dont ils brillent. Ils me dérangent peu, c'est vrai. Je m'étais habitué à leur présence. Je me réjouissais d'être ignoré d'eux, sans pouvoir être sûr si cette ignorance ne venait pas de leur extrême discrétion ou d'une indifférence divine. Les anciens dieux, les anciens dieux, comme ils sont proches de nous.

◇ L'oubli, l'acquiescement à l'oubli dans le souvenir qui n'oublie rien.

◇ « C'est vous qui m'avez poussée à l'oubli. » – « Doucement, reconnaissez-le. » – « Oui, doucement, tendrement, rien n'était plus doux. » – « C'était la douceur de l'oubli en son attrait. » – « Et pourquoi alors m'avoir fait rappeler ? » – « Pour vous faire oublier. » – « Mais j'avais nécessairement tout oublié. » – « Non pas selon la nécessité de l'oubli. »

Il attend, elle oublie, d'un même mouvement qui pourrait les rapporter l'un à l'autre. Mais l'attente, il le sait, lui interdit cette rencontre qui ne pourrait s'accomplir que dans l'instant. L'attente est l'instance toujours sans instant.

« Vous m'avez fait parler, pourquoi ? Pourquoi toutes ces paroles que vous m'avez données ? » – « Je les ai reçues plutôt que données. » – « Elles me sont venues de votre attente, vous le savez bien, et en elles je crois que j'ai tout oublié. » – « L'oubli est une bonne chose aussi. » – « Oui, vous voulez, par ces paroles d'oubli, me rendre toujours plus absente. » – « C'est que l'oubli est encore votre présence en chaque parole. »

◇ Tu ne trouveras pas les limites de l'oubli, si loin que tu puisses oublier.

◇ « Mais si je me souvenais de tout et que je vous dise tout, il n'y aurait plus pour nous qu'une seule mémoire. » – « Une mémoire commune ? Non, dit-il solennellement, jamais nous n'appartiendrons en commun à la mémoire. » – « Eh bien, alors, à l'oubli. » – « Peut-être à l'oubli. » – « Oui, quand j'oublie, je me sens déjà plus proche de vous. » – « D'une proximité pourtant sans approche. » – « C'est cela, reprit-elle avec ardeur, sans approche. » – « Sans vérité non plus, sans secret. » – « Sans vérité, sans secret. » – « Comme si l'effacement était le lieu dernier de toute rencontre. L'oubli nous écartera lentement, patiemment, par un mouvement pareillement étranger, de ce qu'il y a encore de commun entre nous. » Elle réfléchit en l'écoutant, puis reprit à voix plus basse : « À condition que l'oubli demeure en une parole. » – « Parole d'oubli. » – « En un instant, tout sera donc oublié ? » – « Chaque chose en toutes choses. » – « Et l'instant en qui tout s'oublie, comment s'oubliera-t-il ? » – « L'oubli descend dans l'oubli. »

◇ Attendre, c'était attendre l'occasion. Et l'occasion ne venait qu'à l'instant dérobé à l'attente, l'instant où il n'est plus question d'attendre.

◇ L'être est encore un nom pour l'oubli.

◇ « Ne vous ai-je pas toujours tout dit ? » – « Oui, c'est vrai, vous avez été merveilleuse. » Il s'arrêta. « Mais ce fut peut-être notre malchance. » Et comme elle ne disait rien : « Ce fut notre malchance. Dès le premier instant, vous m'avez parlé intimement, merveilleusement. Je n'oublierai jamais ces premiers instants où tout était déjà dit entre nous. Mais il m'a manqué de ne pas savoir. Je n'ai jamais pu apprendre que ce que je savais. » – « J'avais confiance en vous, je vous parlais comme à moi-même. » – « Oui, mais vous saviez, je ne savais pas. » – « Pourquoi ne m'avoir pas avertie ? Il aurait fallu m'interrompre. » – « L'effet était trop fort, je ne désirais rien de plus, je ne pouvais rien avoir de plus. » Elle réfléchit et tout à coup comme décidée, elle se tourna vers lui avec une étrange gravité : « Je vous ai vraiment parlé dès le premier instant comme à quelqu'un à qui j'aurais déjà dit tout, tout ce que je voulais dire ? » – « Oui, je le crois ; c'est cela. » – « Eh bien, c'était là le secret : que je vous avais déjà tout dit. » Et comme il ne répondait pas : « Vous êtes déçu. Vous attendiez autre chose. » – « Non, non, dit-il en secouant la tête. C'était merveilleux. »

◇ Il savait quel avait été son premier mot à lui, il était sûr qu'en lui disant : « Venez » – et elle s'était approchée aussitôt – il l'avait fait entrer dans ce cercle de l'attrait où l'on ne commence à parler que parce que tout a déjà été dit. Était-il trop proche d'elle ? N'y avait-il plus assez de distance entre eux ? Et elle trop familière dans son étrangeté ?

Il l'avait attirée, c'était là sa magie, sa faute. « Vous ne m'avez pas attirée, vous ne m'avez pas encore attirée. »

◇ Plus elle l'oubliait, plus elle se sentait attirée par l'attente vers le lieu où elle se trouvait avec lui.

« Pourquoi vous intéressez-vous tant à cette chambre ? » – « Est-ce que je m’y intéresse ? » – « Mettons qu’elle vous attire. » – « C’est que vous m’y avez attirée. »

Il l’avait appelée, elle était venue. Venant de par l’appel, l’appelant en sa venue.

« Ce que vous dites a peut-être trop de sens, un sens exclusif. Comme si cela ne pouvait s’exprimer nulle part ailleurs qu’ici. » – « N’est-ce pas ce qu’il faut ? » – « Je ne veux pas seulement dire que dans un autre endroit tout aurait un autre sens, mais qu’il y a dans vos paroles quelque chose qui parle constamment de ce lieu où nous sommes. Pourquoi ? Qu’est-ce donc qui s’y passe ? Il faut le dire. » – « C’est à vous de le savoir, puisque cela est déjà dit dans mes paroles que vous êtes seul à entendre. »

Seul à l’entendre. Cela l’oblige à une sévérité d’attention qui ne se contente pas de la persévérance.

« Ce qui se passe ici ? C’est que pour l’instant nous parlons. » – « Oui, nous parlons. » – « Mais nous n’y sommes pas venus pour parler. » – « Tout de même venus en parlant. »

◇ Elle était là, c’est vrai. Il la tenait toute sous son regard, rassemblée en elle-même, distraite d’elle en elle-même. Et il la voyait constamment, sans défaut et toutefois comme par hasard. Elle n’avait d’autre visage que cette merveilleuse, cette troublante certitude.

Visible, et pourtant non pas vue en raison de cette visibilité.

Non pas visible et non pas invisible, affirmant son droit à être vue de lui par une lumière qui toujours précédait la lumière, et peut-être n’était-ce pas une vraie lumière, mais seulement une clarté qu’ils partageaient en commun, venue du secret d’eux-mêmes et restituée à l’ignorance d’eux-mêmes. Une clarté sans clarté, une lointaine affirmation de l’attrait, un savoir mélancolique et heureux qui venait de ce qu’il ne la regardait pas encore.

Visage, affirmation la plus haute de son droit à être vue de lui, même si elle n’eût pas été visible.

◇ « Vous me voyez ? » – « Bien sûr, je vous vois, je ne vois que vous – mais pas encore. »

◇ Ce que tu as écrit détient le secret. Elle, elle ne l’a puis, elle te l’a donné, et toi, c’est seulement parce qu’il t’a échappé que tu as pu le transcrire.

◇ Le langage de l’attrait, langage lourd, obscur, disant tout là où tout est dit, langage du frisson et de l’espace sans espacement. Elle lui avait tout dit, parce qu’il l’avait attirée et qu’elle s’était attachée à lui. Mais l’attrait est l’attrait vers le lieu où, dès que l’on y entre, tout est dit.

◇ « Vous me voyez ? » – « Naturellement, je vous vois. » – « C’est bien peu, tout le monde peut me voir. » – « Mais non pas peut-être comme je vous vois. » – « Je voudrais autre chose, je veux autre chose. C’est très important. Sauriez-vous me voir, même si vous ne pouviez pas me voir ? » – « Si vous étiez invisible ? » Il réfléchit : « Sans doute : à l’intérieur de moi-même. » – « Je ne veux pas dire : vraiment invisible, je ne demande pas tant. Mais je ne voudrais pas que vous me voyiez pour cette simple raison que je suis visible. » – « Que personne d’autre que moi ne vous voie ! » – « Non, non, visible pour tous, cela m’est égal, mais vue de vous seul pour une raison plus grave, vous comprenez, et... » – « Plus sûre ? » – « Plus sûre, mais pas vraiment sûre, sans cette garantie qui rend visibles les choses visibles. » – « Alors, toujours ? » – « Toujours, toujours, mais pas encore. »

Ce dialogue, il lui semblait le saisir dans la vue même qu'il avait d'elle, comme un avertissement qu'il ne comprendrait que plus tard.

Si nous sommes visibles par un pouvoir qui nous précède nous-mêmes, alors il la voyait en dehors de ce pouvoir, par un droit sans lumière, et qui évoquait l'idée d'une faute, d'une faute merveilleuse.

◇ Le visage, cette extrême et cruelle limite où ce qui va la rendre extrêmement visible, se dissipe dans la calme clarté qui vient d'elle.

◇ Elle lui parle, il ne l'entend pas. Pourtant, c'est en lui qu'elle se fait entendre de moi.

Je ne sais rien de lui, je ne lui fais aucune place en moi ni hors de moi. Mais si elle lui parle, je l'entends en lui qui ne l'entend pas.

◇ Il demeurerait pour qu'elle fut oubliée, il veillait sur l'oubli où elle l'entraînait, par un calme mouvement venu de l'oubli. Oubliant, oubliés. « Si je vous oublie, est-ce que vous vous souviendrez de vous ? » – « De moi, dans votre oubli de moi. » – « Mais est-ce moi qui vous oublierai, est-ce vous qui vous souviendrez ? » – « Non pas vous, non pas moi : l'oubli m'oubliera en vous, et l'impersonnel souvenir m'effacera de ce qui se souvient. » – « Si je vous oublie, l'oubli vous attirera donc éternellement hors de vous ? » – « Éternellement hors de moi dans l'attrait de l'oubli. » – « Est-ce cela que nous sommes dès maintenant ensemble ? » – « C'est ce que nous sommes dès maintenant, mais pas encore. » – « Ensemble ? » – « Ensemble, mais pas encore. »

◇ Elle lui parle, il ne l'entend pas, je l'entends en lui.

◇ Celui qui oubliant s'efface de nous en cet oubli efface aussi en nous le pouvoir personnel de nous souvenir ; alors s'éveille le souvenir impersonnel, le souvenir sans personne qui nous tient lieu d'oubli.

◇ Il se souvenait en elle du jour, de la nuit, de ce qui avait duré, de ce qui avait fini de durer, mais non pas en elle d'elle-même.

Il oublierait, s'il se souvenait.

Il ne savait pas si maintenant il oubliait les mots ou si les mots oubliaient doucement et obscurément.

Le clair oubli, le doux souvenir des mots, aller en eux du souvenir à l'oubli. Il reconnaissait dans leur transparence ou, à défaut, dans leur pauvreté abstraite le docile éclaircissement de l'oubli. Docile apparition de l'oubli en eux, docilité qui demande la plus grande docilité.

Nous oublierions, si nous pouvions être dociles à l'oubli que nous dispensent à tout instant, et au moins une fois, les mots faits pour l'oubli.

◇ Un pas précipité, éternel.

Ils se plaignent de l'éternité ; c'est comme si l'éternité se plaignait en eux. « Que voulez-vous de plus ? » Ils portent toujours l'étrange désir de mourir qu'ils n'ont pu satisfaire en mourant.

L'oubli, rien que l'oubli, image de l'oubli, image rendue, par l'attente, à l'oubli.

« Et maintenant, sommes-nous oubliés ? » – « Si tu peux dire nous, nous sommes oubliés. » – « Pas encore, je t'en prie, pas encore. » La marche silencieuse, l'espace muet, fermé, où erre sans fin le désir.

Il marchait en avant, lui frayant un chemin vers soi, et elle serrée contre lui d'un mouvement qui les confondait, marchant dans son pas du même pas, seulement précipité, éternel.

« Vous aurez encore d'autres compagnons. » – « Peut-être, mais une autre que moi les accompagnera. » – « Une autre, et pourtant personne d'autre. » – « Un autre et aucun autre. »

Il vit dans l'imminence d'une pensée qui n'est que la pensée de l'éternelle imminence.

◇ Quand elle lui avait demandé, à lui un étranger, ce qu'un proche n'aurait pas encore été assez proche pour lui donner, il comprit qu'en le lui demandant elle l'avait rendu plus proche que tout autre. Pourquoi avait-il accepté d'emblée une telle proximité ?

« Voulez-vous toujours que je le fasse ? » – « En vous demandant de le faire, je vous ai aussi confié ce vouloir. »

Il avait refusé, mais ce qu'il avait refusé était toujours devant lui, étranger à son consentement, afin d'être étranger à son refus.

« Quand avez-vous eu cette idée ? » – « Quand j'ai su que je l'avais, elle m'était depuis longtemps familière. » – « En réalité, vous n'avez jamais dû penser cela ; lorsque vous y pensiez, ce n'était que pour refuser de le penser. » – « Mais le refus faisait partie de la pensée. »

Il avait compris que ce qui lui était demandé ne s'arrêtait pas à l'acte simple qui aurait pu paraître suffire à la demande, surtout lorsqu'elle lui avait suggéré, avec une douceur provocante : « N'est-ce pas facile, pourtant ? » – « Peut-être facile, mais non pas faisable. » À quoi elle avait trouvé un peu plus tard cette réponse : « C'est que cela ne peut être fait qu'une fois. »

◇ « Ce que vous me demandez... » – « Je ne vous le demande pas. » – « Cela ne change rien à la chose, vous voudriez me l'avoir demandé. » – « Je ne crois pas que je puisse le vouloir, peut-être ne l'ai-je jamais voulu. » – « Cela est donc plus vaste que tout vouloir ? Ne le vouliez-vous d'aucune façon ? » – « J'en avais seulement peur, j'avais peur de le vouloir. »

◇ Que demande-t-elle ? Pourquoi cette demande ne parvient-elle pas jusqu'à lui ?

« C'est comme si vous demandiez ce qui vous empêcherait de le demander. Vous ne le demandez donc pas. » – « Je ne le demande pas, je le mets dans votre main. »

Quelle impression aussitôt : que sa main se referme sur la vérité, cette main qui, loin de lui, lui ouvre les yeux.

◇ Elle ne demandait rien, elle disait seulement quelque chose qu'il ne pouvait soutenir qu'en rapport avec cette demande.

Elle ne demandait rien, elle demandait seulement. Une demande qu'elle avait dû lui présenter dès les premiers instants et qui depuis, du moins il s'en persuadait, se frayait capricieusement un chemin vers lui

à travers tout ce qu'elle disait.

◇ Ce qu'il pensait se détournait de sa pensée pour le laisser penser purement ce détour.

◇ Ce qui lui était demandé et ne pouvait être demandé, ce qui, une fois accompli, pourtant resterait à accomplir : il vivait et pensait au point de rencontre de ces deux mouvements qui ne s'opposaient pas, mais s'interrogeaient deux par deux.

« Donne-moi cela. » Comme si en le lui demandant elle avait attendu la plénitude du seul don qu'il ne pût lui faire.

◇ Le calme détour de la pensée, retour d'elle-même à elle-même en l'attente.

Par l'attente, ce qui se détourne de la pensée retourne à la pensée devenue son détour.

L'attente, l'espace du détour sans digression, de l'errement sans erreur.

◇ « Pourquoi me demandez-vous cela, à moi ? » – « Vous êtes la personne qu'il me faut : je l'ai toujours su. » – « Et d'où vous vient cette idée ? » Elle ne réfléchit pas longtemps : « De vous. Vous le savez bien. Vous m'avez attirée par cette idée. » – « Est-ce que vous voulez bien reconnaître que, loin d'en savoir quelque chose, je ne pourrais pas l'exprimer ? » – « C'est la preuve que cela est déjà en vous plus profondément qu'en moi. » – « Non, croyez-moi, je ne le sais pas. » – « À nous deux, nous le savons. »

Il sentait qu'en effet cette pensée ne leur était pas commune, mais qu'ils ne seraient en commun que dans cette pensée.

◇ Ce qui se dérobe sans que rien soit caché.

◇ « Vous me l'avez demandé parce que c'est impossible. » – « Impossible, mais possible, si j'ai pu vous le demander. » – « Tout dépend donc de cela, si vous me l'avez réellement demandé ? » – « Tout dépend de cela. »

◇ « Supposez que ce que vous me demandez, vous me le demandiez parce que je l'aurais déjà fait. » – « Mais vous le sauriez. » – « Pas plus que vous. Les choses ont pu se passer ainsi : vous me l'avez demandé, je l'ai fait, mais nous ne savons ni l'un ni l'autre le rapport de ces deux décisions ; je veux dire que nous ne connaissons d'elles que le rapport familial qui nous les cache encore l'un à l'autre et nous les rend toujours irréalisables et inaccessibles. Comment aurais-je pu faire ce que, sans votre demande, je n'aurais pu même pressentir ? Mais comment pourriez-vous me demander une telle chose, si vous ne l'aviez déjà apprise et pénétrée par son accomplissement en vous-même ? »

◇ « Chaque fois que tu refuses, tu refuses l'inévitable. » – « L'impossible. » – « Tu rends l'impossible inévitable. »

◇ Ce qui se dérobe sans que rien soit caché, ce qui s'affirme mais reste inexprimé, ce qui est là et oublié. Qu'elle fut toujours et chaque fois une présence, c'est dans cette surprise que la pensée s'accomplissait insoupçonnée.

◇ Présente, déjà sa propre image, et son image, non pas le souvenir, l'oubli d'elle-même. En la voyant, il la voyait telle qu'elle serait, oubliée.

Quelquefois il l'oubliait, quelquefois il se souvenait, quelquefois se souvenant de l'oubli et oubliant tout en ce souvenir.

« Peut-être ne sommes-nous séparés que par notre présence. Dans l'oubli, qu'est-ce qui nous séparera ? » – « Oui, qu'est-ce qui pourrait bien nous séparer ? » – « Rien, sauf l'oubli qui nous réunira. » – « Mais si c'est vraiment l'oubli ? »

Était-il possible qu'elle eût reconnu en lui, et lui en elle, un pouvoir d'être oublié à la mesure de l'attente ?

◇ « Nous ne nous sommes pas rencontrés. » – « Mettons que nous nous soyons croisés : c'est mieux encore. » – « Comme c'est douloureux, cette rencontre du croisement. »

◇ Depuis longtemps, il cherchait à ne rien dire qui alourdit l'espace, parlant l'espace, épuisant l'espace fini et sans limites.

◇ « Vous ne vouliez pas vraiment savoir, je l'ai toujours senti. » Il ne le voulait pas. L'on ne sait rien lorsque l'on veut savoir.

◇ Personne n'aime rester face à face avec ce qui est caché. « Face à face, ce serait facile, mais non dans un rapport oblique. »

◇ « Tous ces regards de vous qui ne m'ont pas regardée. » – « Toutes ces paroles que vous avez dites et qui ne m'ont pas parlé. » – « Et votre présence qui s'attarde et résiste. » – « Et vous déjà absente. »

Où était-ce ? Où n'était-ce pas ?

Sachant qu'elle était là, et l'ayant si parfaitement oubliée, sachant qu'elle ne pouvait être là qu'oubliée, et lui-même le sachant, l'oubliant.

« Y a-t-il encore un instant ? » – « L'instant qui est entre le souvenir et l'oubli. » – « Bref instant. » – « Qui ne cesse pas. » – « Ni rappelés ni oubliés. » – « Nous souvenant de par l'oubli. »

« Pourquoi ce bonheur d'oublier ? » – « Bonheur lui-même oublié. »

C'est la mort, disait-elle, l'oubli de mourir qu'est la mort. L'avenir enfin présent. « Fais en sorte que je puisse te parler. » – « Oui, maintenant parle-moi. » – « Je ne le puis pas. » – « Parle sans pouvoir. » –

« Tu me demandes si tranquillement l'impossible. »

Quelle est cette douleur, cette crainte, quelle est cette lumière ? L'oubli de la lumière dans la lumière.

## II

L'oubli, le don latent.

Accueillir l'oubli comme l'accord avec ce qui se cache, le don latent.

Nous n'allons pas vers l'oubli, pas plus que l'oubli ne vient à nous, mais soudain l'oubli a toujours déjà été là, et lorsque nous oublions, nous avons toujours déjà tout oublié : nous sommes, dans le mouvement vers l'oubli, en rapport avec la présence de l'immobilité de l'oubli.

L'oubli est rapport avec ce qui s'oublie, rapport qui, rendant secret cela avec quoi il y a rapport, détient le pouvoir et le sens du secret.

Dans l'oubli, il y a ce qui se détourne et il y a ce détour qui vient de l'oubli, qui est l'oubli.

◇ Plus tard, il s'éveilla calmement, avec précaution, face à la possibilité d'avoir déjà tout oublié. Oubliant un mot, oubliant en ce mot tous les mots.

◇ « Viens, et rends-nous la convenance de ce qui disparaît, le mouvement d'un cœur. »

◇ Il était étrange que l'oubli pût s'en remettre ainsi à la parole et la parole accueillir l'oubli, comme s'il y avait un rapport entre le détour de la parole et le détour de l'oubli.

Écrivant dans le sens de l'oubli.

Que l'oubli parle par avance en chaque parole qui parle, ne signifie pas seulement que chaque mot est voué à être oublié, mais que l'oubli trouve son repos dans la parole et maintient celle-ci en accord avec ce qui se cache.

L'oubli, dans le repos que lui accorde toute vraie parole, la laisse parler jusque dans l'oubli. Que l'oubli repose en toute parole.

◇ « Tu n'entreras pas deux fois dans ce lieu. » – « J'y entrerai, mais pas même une fois. »  
Veillant sur l'insurveillé.

◇ Par ses paroles, il apprenait de quelle manière calme l'oubli s'en remet à la parole.

La mémoire où respirait l'oubli.

Le souffle qu'il recueille d'elle, qui traverse toute l'histoire, respiration de l'oubli.

◇ Dans l'oubli, ce qui se détourne ne peut tout à fait cacher le détour qui vient de l'oubli.

« Oublier la mort, ce serait vraiment se souvenir de la mort ? Le seul souvenir qui serait à la mesure de la mort, ce serait l'oubli ? » – « L'impossible oubli. Chaque fois que tu oublies, c'est la mort que tu te rappelles en oubliant. »

Oubliant la mort, rencontrant le point où la mort soutient l'oubli et l'oubli donne la mort, se détournant et de la mort par l'oubli et de l'oubli par la mort, ainsi se détournant deux fois entrer dans la vérité du détour.

L'allant de l'oubli dans l'attente immobile.

◇ Veillant sur la présence insurveillée.

Regarde-la un instant, par-dessus l'épaule ; regarde d'un demi-regard vers elle ; ne la regarde pas, regarde ; d'un demi-regard, regarde uniquement.

Elle était presque trop présente ; non pas présente : exposée à sa présence ; ni absente : écartée des choses présentes par la force de sa présence en elle.

◇ « Et pourquoi donc continuerais-je ? » – « Je le sais : pour vous confirmer dans la certitude que vous ne parlerez pas. » – « Alors, soyez un peu amical envers ce que je ne puis vous dire. »

Ce qu'elle disait – il ne manquait pas de l'en avertir – ne cessait de lutter vaillamment, obscurément. « Contre quoi ? » – « Que nous puissions le découvrir, c'est sans doute aussi le prix de cette lutte. » – « Mais contre quoi ? » – « Il faut que vous luttiez encore pour le savoir. » – « Eh bien, je le sais : c'est contre cette présence. » – « Quelle présence ? » – « La mienne, celle qui a répondu à votre appel. » Et comme il se taisait : « Et vous, lutez-vous avec moi ? » – « Je lutte avec vous, mais pour que vous l'acceptiez, comme je l'ai acceptée. »

Elle aurait voulu – il s'en rendait bien compte – le faire douter de sa présence, si du moins le mot doute avait eu autant de force et de dignité qu'elle semblait lui en attribuer.

« Je ne doute pas de vous, je ne douterai jamais de vous. » – « Je le sais, mais de ma présence ? » – « D'elle encore moins. » – « Vous le voyez bien, vous la préférez. »

Elle était presque trop présente, d'une présence qui douloureusement excédait son pouvoir de la laisser être toujours présente, là, immobile devant lui, même quand elle le suivait, même quand il la serrait contre lui, et lorsqu'elle parlait, parlant comme à côté de sa présence, lorsqu'elle s'approchait, s'approchant en raison de sa présence.

Venant en sa présence.

Lorsqu'elle s'approchait, ne rendant pas sa présence plus proche, s'approchant seulement dans l'espace de sa présence.

Sa présence était sans rapport avec ce qu'il y avait de présent en elle.

Ce qu'il devait bien considérer comme une parcelle d'étrange lumière, c'est le soupçon qu'elle ne cessait de diriger contre ce qu'elle appelait sa présence, affirmant qu'il ne pouvait manquer d'entretenir avec celle-ci des rapports dont elle était exclue. Elle parlait, la présence ne disait rien ; elle s'en allait, la présence était là, n'attendant pas, étrangère à l'attente et jamais attendue. Il avait cherché à la convaincre qu'il ne faisait pas entre elles de différence, elle secouait la tête : « J'ai mes privilèges, elle a les siens. Qu'y a-t-il en elle qui vous retienne à ce point ? » – « C'est qu'elle vous rend présente. » – « Elle ne me rend pas présente. Elle est entre nous deux, ne le sentez-vous pas ? » Il réfléchit, presque douloureusement : « Est-ce cela que vous désiriez me dire ? » – « Mais elle m'empêche de vous le dire. » – « Vous le dites maintenant. » – « Je ne l'ai pas encore dit. »

◇ Voulant et ne pouvant parler ; ne le voulant pas et ne pouvant se dérober à la parole ; alors, parlant-ne parlant pas, dans un même mouvement que son interlocuteur avait le devoir de soutenir.

Parlant, ne le voulant pas ; le voulant, ne le pouvant pas.

◇ « Dans ce cas, il en est de même pour moi. » – « Non, vous le savez bien. » – « Pourquoi, si j'en ai avec la vôtre, n'auriez-vous pas avec ma présence des rapports que vous me refusez ? » – « Je ne vous refuse rien. » – « Mais peut-être lui parlez-vous à lui ? » Elle réfléchit et, avec une soudaine ardeur : « Ils doivent être ensemble, ils sont ensemble, ils nous tiennent à l'écart. » Il regarda de son côté : « Eh bien, nous nous passerons d'eux, nous avons nos compensations. » – « Oui, nous nous passerons d'eux ; mais, ajouta-t-elle aussitôt, vous serez loyal ? » – « Je le serai », et comme il réfléchissait aux conséquences : « Que dois-je faire pour cela ? » Mais elle répéta avec une ferme assurance : « Vous le serez, vous vous conduirez avec droiture. »

Il savait en partie ce qu'elle pouvait craindre. Pourtant, quand elle lui jeta à voix basse, mais dans un mouvement si rapide qu'il fut comme attiré dans ce qu'elle voulait lui dire : « Ne me laissez pas, ne me laissez pas, ce serait pis que la mort », il eut l'impression de se heurter pour la première fois à la vérité de son tourment.

◇ « Je ne puis plus supporter ma présence auprès de vous. »

◇ Ils attendaient, ils se cherchaient, détournés de leur présence pour être présents l'un à l'autre. Elle ne venait pas à lui seulement du fond de l'attente ; comme c'eût été grossier de le penser. Elle était là, par la décision abrupte de sa présence, hors de toute attente, et c'est parce qu'elle ne pouvait se faire attendre, parce qu'elle disait sans cesse secrètement, manifestement et avec l'emportement du plus simple désir : « Je ne puis plus attendre », qu'il se trouvait, lui, exposé à l'infini de l'attente.

Réunis, attendant de l'être.

◇ Dans l'attente, le temps perdu.

Attendre donne le temps, prend le temps, mais ce n'est pas le même qui est donné et qui est pris.

Comme si, attendant, il ne lui manquait que le temps d'attendre.

Cette surabondance du temps qui manque, ce manque surabondant du temps.

« Est-ce que cela va durer encore longtemps ? » – « Toujours, si vous le ressentez comme durée. » Attendre ne lui laisse pas le temps d'attendre.

◇ Ils avaient comme perdu l'idée qu'ils pouvaient mourir. De là la tranquillité désespérée, l'insupportable jour.

◇ Lorsque tu affirmes, tu interrogues encore.

C'est qu'il lui faut parler dans l'attente.

◇ L'attente changeait insensiblement les paroles en question.

Cherchant dans l'attente la question que l'attente porte en elle. Ce n'est pas une question qu'il puisse trouver et s'approprier, ni même une manière propre d'interroger. Il dit qu'il cherche, il ne cherche pas et, s'il interroge, peut-être est-ce déjà infidèle à l'attente qui n'affirme ni n'interroge, mais attend.

La question que l'attente porte en elle : elle la porte, sans se confondre avec elle. C'est comme une question qui pourrait être présentée à la fin de l'attente, si le propre de l'attente n'était pas, même prenant fin, d'être sans fin.

La question de l'attente : l'attente porte une question qui ne se pose pas. Entre l'une et l'autre, il y a en commun l'infini qui est dans la moindre question comme dans la plus faible attente. Dès qu'on questionne, pas une réponse qui épuiserait la question.

Cherchant à rejoindre par l'attente, sans dégager rien qui interroge et encore moins qui réponde, la mesure propre à l'essence de la réponse : non pas la mesure qui limite, mais la mesure qui mesure en réservant l'illimité.

◇ Il se gardait de l'interroger, attendant une réponse qui ne répondît à aucune question.

« Est-ce bien moi à qui vous voudriez parler ? » – « Oui, je crois que c'est vous. » – « Mais est-ce encore moi, lorsque vous ne voulez plus me parler ? » – « Cela dépend de vous, il faut tenir bon. » Il ne pouvait pas l'interroger ; est-ce qu'elle comprenait cela ? Oui, elle le savait. C'était comme une interdiction : entre eux, quelque chose avait déjà été dit par avance, dont ils devaient tenir compte. « Toujours en moi, et comme en avant de moi, quelque chose est là, qui jette son ombre sur ce que je voudrais vous dire et au moment où je vous le dis. »

La vérité eût été de trop dans leurs paroles, ils l'avaient toujours admis par un accord tacite.

Il sentait que la force de ses questions – celles qu'il n'exprimait pas, qu'il réservait seulement – ne devait pas être puisée directement dans sa vie, qu'il devait d'abord, par le mouvement de l'attente, comme épuiser sa vie et, avec cette présence sans présent, lui rendre clair à elle-même, et paisible pour elle, ce qu'elle évitait de dire. Mais elle le disait ? Oui, c'est ainsi qu'elle s'interdisait de le dire. Comme si le même mot eût exprimé et cependant fait écran à l'expression. C'était donc à lui d'écarter sans violence ce qu'elle disait de trop dans ce qu'elle disait de juste.

« Si nous étions vivants... » – « Mais nous sommes vivants ! » – « Vous l'êtes, mais vous m'interrogez avec quelque chose qui n'est pas vivant en vous et qui cherche en moi quelque chose qui ne peut plus vivre. C'est une souffrance, cela ; c'est l'angoisse. »

◇ Le mouvement de l'attente : il la voyait comme détournée de lui par l'attente, à moins que, se retournant pour la voir, il ne dût se détourner lui-même, ne la voyant plus qu'en ce détour.

◇ C'est l'attente, lorsque le temps est toujours de trop et que toutefois le temps manque au temps. Ce manque surabondant du temps est la durée de l'attente.

Dans l'attente, le temps qui lui permet d'attendre se perd pour mieux répondre à l'attente.

L'attente qui a lieu dans le temps ouvre le temps à l'absence de temps où il n'y a pas lieu d'attendre.

C'est l'absence de temps qui le laisse attendre.

C'est le temps qui lui donne quelque chose à attendre.

Dans l'attente règne l'absence de temps où attendre est l'impossibilité d'attendre.

Le temps rend possible l'impossible attente où s'affirme la pression de l'absence de temps.

Dans le temps, l'attente prend fin, sans qu'il soit mis fin à l'attente.

Il sait que, lorsque le temps prend fin, se dissipe aussi ou se dérobe l'absence de temps. Mais, dans l'attente, si le temps lui donne toujours quelque chose à attendre, fût-ce sa propre fin ou la fin des choses, il est déjà destiné à l'absence de temps qui a toujours dégagé l'attente de cette fin et de toute fin.

◇ L'attente comblée par l'attente, comblée-déçue par l'attente.

◇ « Cette présence. » – « Votre présence ? La mienne ? » – « On ne peut pas les distinguer aussi simplement, vous le savez bien. Ma présence est très forte pour vous, elle ne vous intéresse et ne vous retient que trop. Mais, moi, c'est parce que je ne sens presque plus votre présence qu'elle me paraît si puissante et presque invincible en son effacement. »

Il l'avait toujours pressenti : s'il attendait, c'est qu'il n'était pas seul, soustrait à sa solitude pour se disperser dans la solitude de l'attente. Toujours seul à attendre et toujours séparé de lui-même par l'attente qui ne le laissait pas seul.

L'infinie dispersion de l'attente toujours rassemblée à nouveau par l'imminence de la fin de l'attente.

◇ Si chaque pensée est une allusion à l'impossibilité de penser, si chaque fois elle ajourne la pensée pour pouvoir penser...

Dans l'attente, il ne pouvait questionner sur l'attente. Qu'attendait-il, pourquoi attendait-il, qu'est-ce qui est attendu dans l'attente ? Le propre de l'attente est d'échapper à toutes les formes de question qu'elle rend possibles et dont elle s'exclut.

Par l'attente, chaque affirmation s'ouvrait sur un vide et toute question se doublait d'une autre, plus silencieuse, qu'il aurait pu surprendre.

La pensée de l'attente : la pensée qui est l'attente de ce qui ne se laisse pas penser, pensée que porte l'attente et ajournée en cette attente.

◇ « Je ne puis plus supporter ma présence auprès de vous. » – « Elle n'est pas auprès de moi, elle n'accepterait pas cette manière d'être auprès de quelqu'un. » – « Et pourtant, elle est là. » Elle était là.

Il essaya de lui dire qu'elle ne devait pas se laisser retenir par cette pensée. Le mieux était de se détourner d'elle sans lui accorder d'importance. Ce serait facile. Elle ne demandait pas d'attention. « Vous non plus, vous ne devez pas y penser. » – « Moi non plus ; et même si j'y pensais, je n'y penserais pas. » – « Mais vous la voyez, vous la voyez tout le temps. » – « Je ne la vois pas, et seulement quand vous êtes là. » – « Je suis là tout le temps. » – « Quand vous êtes là, ce n'est plus tout à fait le temps. » – « Si vous ne la voyez pas, il faut la voir. » – « Vous le désirez ? » – « Je ne désire que cela. Je veux que vous la regardiez une fois pour toutes. » – « Et pourquoi donc ? » – « Pour que vous voyiez combien elle est différente de moi. » – « Mais je ne verrai que vous en elle. »

« Est-ce que vous iriez jusqu'à rejeter votre présence ? » Et comme elle ne répondait pas : « Et si, moi aussi, je la rejetais, ne vous sentiriez-vous pas atteinte ? Vous ne pouvez pas faire de différences entre vous. » – « Sauf celles que vous faites vous-même. » – « Je n'en fais pas. Celles que je fais ne tendent pas à vous distinguer. » – « Nous ne sommes pas différentes, je le sens bien. C'est cette indifférence qu'elle rend visible d'une manière que je ne supporte pas. »

L'indifférence précisant la présence.

« C'est par cette indifférence qu'elle vous attire. » – « Mais est-ce qu'elle m'attire ? » – « Vous l'attirez, vous êtes tous deux dans la région de l'attrait. »

Cette présence d'indifférence en elle, son attrait.

◇ L'attente et l'oubli, l'ignorance et la pensée affirmaient ce qui ne se laissait pas attendre en l'attente, ce qui ne se laissait pas oublier en l'oubli, ce que l'ignorance n'ignorait pas, ce qui était non pensé en la pensée.

Le présent que leur ferait l'oubli : la présence libre de tout présent, sans rapport à l'être, détournée de tout possible et de tout impossible.

◇ Elle oubliait plus lentement que toute lenteur, plus soudainement que toute surprise.

« J'ai parfois l'impression que vous ne vous rappelez que pour oublier : pour garder sensible la puissance de l'oubli. C'est plutôt de l'oubli que vous voudriez vous souvenir. » – « Peut-être. Je me souviens à deux pas de l'oubli. C'est une étrange impression. » – « Dangereuse aussi ; deux pas sont vite franchis. » – « Oui, mais il y aura toujours à nouveau deux pas, et chaque fois je sens que vous me suivez, vous qui êtes cependant devant moi. » – « Je vous suis, je voudrais vous suivre. »

◇ Le souvenir était ce mouvement d'attrait qui la faisait venir elle-même, sans autre souvenir que cette différence indifférente.

Il avait la certitude qu'elle ne se souvenait pas, mais qu'elle venait seulement en ce souvenir, son immobile présence. Comment ce souvenir aurait-il pu être partagé ?

Le souvenir faisait venir l'oubli comme la mesure de la vérité d'où il sortait.

◇ Elle parlait, allant de parole en parole pour user sa présence.

◇ « Je ne voulais pas que vous soyez attaché à mon souvenir. C'est pourquoi je ne me suis pas souvenue de moi. »

◇ « Je ne me souvenais pas de moi ; ce qui se souvenait ne venait pas de moi. » – « Mais, vous le savez bien, vous n'étiez pas pour moi un souvenir. C'était même l'une de nos difficultés. C'est vous qui vous souveniez de vous, en face de moi pour qui vous restiez sans souvenir. » – « Pourtant, je me rappelais, parce que vous m'aviez appelée. » – « Je voulais vous aider. » – « En voulant me conduire jusqu'à moi ? » – « Je ne voulais rien que vous aider. » – « Oui, un peu d'aide fait du bien. » – « Je n'avais qu'un rôle modeste, vous le savez. J'étais le mur de cette chambre destiné à vous renvoyer ce que vous auriez aimé dire. » – « Un rôle modeste. Pourtant vous attendiez, vous attendiez tout le temps. » – « J'attendais, dit-il en souriant, j'attendais à la perfection. Savoir attendre est le propre d'un bon mur. » – « Vous attendiez, continua-t-elle. Seulement, vous n'avez pu vous contenter d'attendre. » Il acquiesça presque, après avoir envisagé la chose : « Peut-être ; j'ai fait ce que j'ai pu. Mais je ne désirais pas trouver mon contentement dans l'attente. Attendre, était-ce si grave ? » – « C'était terrible. » – « Et quand nous manquions à l'attente ? » – « C'était le plus terrible. » – « À ce point ? » – « À ce point, telle que

vous me voyez. » Telle qu'il la voyait, le visage caché dans ses mains comme pour rendre plus invisible son invisible peine. Oui, telle qu'il devait la voir.

Le visage rendu plus invisible par son invisible douleur.

◇ Il lui demanda : « Mais n'avez-vous pas le sentiment que je suis venu vous chercher ici et que je vous ai trouvée ? Alors, à quoi bon tout le reste ? » – « Retrouvée, peut-être, mais sans m'avoir trouvée. » – « Que voulez-vous dire ? » – « Que vous ne savez pas qui vous avez trouvé. » Il le prit légèrement : « Bien sûr, mais cela ajoute à la beauté de la chose. Je reconnais que vous m'êtes aussi inconnue que familière. C'est une impression merveilleuse. » – « Elle vous est inconnue, je ne vous suis que familière, vous le sentez bien. » – « Je sens les choses différemment. Je suis avec vous en familiarité avec ce qui nous est à tous deux inconnu. » – « Je crains que cela ne nous soit pas inconnu de la même manière. » – « Pourquoi dites-vous cela si tristement ? »

◇ Il avait longtemps cru que le secret comptait moins que son approche. Mais ici l'approche était sans approche. Il n'en était jamais ni plus près ni plus loin. Il ne fallait donc pas s'en approcher, mais s'orienter seulement par l'attention.

◇ « Vous ne vous adressez jamais à moi, seulement à ce secret en moi dont je suis séparée et qui est comme ma propre séparation. »

◇ « Vous avez le sentiment d'être ici secrètement. Pourtant, vous y êtes avec moi. » – « Si je n'y étais pas avec vous, ce serait moins secret. Le secret est d'y être avec vous. Et pourquoi parler d'un mystère, d'un secret ? Ces mots me font horreur. » – « C'est juste. Mais nous sommes là pour découvrir ce qu'ils voudraient nous cacher. » – « Il n'y a rien de mystérieux, nous faisons mystère de rien. » Quand il la regardait, il savait bien que le mystère – mot qui, disait-elle, lui faisait horreur – était, lui aussi, tout entier manifeste, en cette présence visible et telle qu'elle empêchait, par la clarté de ce qui est seulement visible, l'obscurité d'une vraie nuit. Pourtant, la présence ne rendait pas le mystère présent, pas plus qu'elle ne l'éclairait, il n'aurait pu dire que cette présence fut mystérieuse, elle était au contraire à tel point dénuée de mystère qu'elle mettait celui-ci à découvert, sans pourtant le découvrir.

◇ Mystérieux, ce qui se met à découvert sans se découvrir.

◇ Et quand elle en parlait ? N'était-ce pas mystérieux parce qu'elle en parlait ?

◇ Le secret lui pèse, non parce qu'il demanderait à être dit – cela ne se peut pas –, mais par le poids qu'il donne à tous les autres mots, y compris les plus faciles et les plus légers, exigeant que, sauf lui, tout ce qui peut se dire soit dit. Cette immense nécessité de mots vains les réduit à une même importance, à une même indifférence. Il n'y en a pas qui comptent plus que d'autres. Ce qui compte, c'est qu'ils soient tous également dits, dans une égalité où ils s'épuisent, sans que s'épuise la possibilité de les dire.

◇ Est-ce caché par cela qui le manifeste et le rend manifeste ?

◇ « Tout ce que je ne vous ai pas dit est quelque part déjà oublié en vous. » – « Oublié, mais non en moi. » – « En vous aussi. » Il réfléchit : « J'imagine que s'il était possible que vous me disiez tout, tout ce qu'il est possible de dire, sauf cette seule chose, je la connaîtrais d'une manière plus déterminée que si vous m'en aviez fait part directement : elle me serait livrée tout en restant libre. » – « Mais c'est ma vie que vous voulez. Il faudrait que je n'aie plus rien à vivre pour n'avoir plus rien à dire. » – « Pas exactement votre vie ; c'est au contraire votre vie que je réserve. » – « Alors, vous voulez plus que ma vie. »

◇ « *Fais en sorte...* » – « Même quand vous aurez parlé, il n'est pas sûr que vous en soyez avertie. Peut-être ne me parlerez-vous jamais qu'à votre insu. Vous serez délivrée par une parole que vous ne saurez pas m'avoir dite. » – « Mais que vous saurez que j'ai dite. Vous serez là pour m'avertir. » – « Je serai là. Toutefois, moi-même, qu'est-ce donc qui m'avertira ? Comment apprendrais-je que c'est cela que je dois entendre et si je l'entends bien ? » – « Vous me le ferez entendre à votre tour. » – « Mais il se peut que j'entende silencieusement, comme il faut, ce que je ne serai pas capable de redire. Et même si je parle fidèlement, vous m'entendrez, vous ne vous entendrez pas. » Elle parut s'étonner : « Ce que je dis, vous savez bien que je ne dois pas l'entendre vraiment. » Puis tout à coup : « Dès que vous m'aurez entendue, je le saurai : peut-être même avant que vous ne le sachiez. » – « Vous voulez dire que vous vous en apercevrez à mon air, que je serai comme changé ? » Mais elle répéta joyeusement : « Je le saurai, je le saurai. »

◇ Parlant, différant de parler.

Pourquoi, quand elle parlait, différait-elle de parler ?

Le secret – quel mot grossier – n'était rien d'autre que le fait qu'elle parlait et différait de parler.

Si elle différait de parler, cette différence maintenait ouverte la place où venait sous l'attrait la présence indifférente qu'il lui fallait, sans se laisser voir, rendre chaque fois visible.

Laissant venir à la présence cette différence indifférente.

◇ « Fais cela, je te le demande. » – « Non, tu ne me le demandes pas. »

Silencieuse, étrangère au silence et non pas silencieuse, ne parlant pas, cette présence.

« Persuade-moi, même si tu ne me persuades pas. » – « Mais de quoi dois-je vous persuader ? » –

« Persuade-moi. »

◇ « Donne-moi cela. » – « Je ne puis vous donner ce que je n'ai pas. » – « Donne-moi cela. » – « Je ne puis vous donner ce qui n'est pas en mon pouvoir. À la rigueur, ma vie, mais cette chose... » – « Donne-moi cela. »

« Il n'est pas d'autre don. » – « Comment y parviendrais-je ? » – « Je ne le sais pas. Je sais seulement que je vous le demande, que je vous le demanderai jusqu'à la fin. »

◇ Silencieuse, étrangère au silence et non pas silencieuse, ne parlant pas, cette présence.

Comme elle avait été hardie de la lui montrer en quelque sorte du doigt. Comme il avait été lent à comprendre ce geste. Maintenant, il comprenait tout, c'était le moins qu'il se sentît obligé de faire, il comprenait même qu'elle fût comme frustrée par sa présence, frustrée et toutefois allégée d'elle-même, n'ayant pas alors à se souvenir de ce qu'elle était, mais venant seulement sous l'attrait de cette différence indifférente, sa présence. Dans le chemin ouvert par une telle pensée, il était prêt à aller de l'avant, pressentant qu'il lui faudrait répondre, s'il répondait à sa présence à elle, à l'égale révélation de sa présence à lui. Mais il était encore loin d'une telle justice.

◇ « Est-elle là ? » – « Bien sûr, si vous êtes là. » – « Mais est-elle là ? »

◇ « Cette présence. » – « La vôtre. » – « La vôtre aussi. » – « Ni l'une ni l'autre cependant. »

◇ Le secret, cette réserve qui, si elle parlait, la faisait différer de parler, lui donnant parole en cette différence.

« Vous ai-je jamais promis de parler ? » – « Non, mais c'est vous-même qui étiez, ne disant rien et refusant de rien dire et restant liée à ce qui ne se dit pas, promesse de parole. »

Ils ne parlaient pas, ils étaient les répondants de toute parole encore à dire entre eux.

◇ Il a ce sentiment d'attendre moins qu'il n'attendait. C'est, pense-t-il, le signe de la majoration de l'attente, signe pervers.

Dans l'attente, il y a toujours plus à attendre qu'il n'y a de choses attendues.

L'attente lui retire les choses sans qu'il les perde et sans qu'il puisse les garder par le sentiment de les avoir perdues.

Il n'a plus la force d'attendre. S'il l'avait, il n'attendrait pas. Il l'a moins qu'il ne l'avait. C'est que l'attente use la force d'attendre. L'attente ne s'use pas. L'attente est l'usure qui ne s'use pas.

◇ « Constamment, je me l'entends dire. » – « Voilà peut-être pourquoi vous ne le dites pas. L'entente retient et reprend tout en elle. »

◇ Est-ce qu'il sait attendre ? Est-ce qu'il voudrait, par le savoir-attendre, dégager le savoir qui appartient à l'attente ? Alors, il ne sait pas attendre.

Savoir attendre, comme un savoir qui ne pourrait être donné que par l'attente, à condition qu'on sût attendre.

◇ L'attente, chemin de jour, chemin de nuit.

◇ « Il y a encore un long chemin. » – « Mais non pas pour nous mener loin. » – « Pour nous conduire au plus proche. » – « Quand tout ce qui est proche est plus loin que tout lointain. »

C'est comme si elle portait en elle la force de la proximité. Loin – quand elle est debout contre la porte –, nécessairement proche et toujours approchant, mais près de lui, n'étant encore que proche et, plus près, tout entière éloignée par la proximité qu'elle rend manifeste. Quand il la tient, il touche cette force d'approche qui rassemble la proximité et, dans cette proximité, tout le lointain et tout le dehors.

« Vous êtes proche, elle est seulement présente. » – « Mais je ne suis que proche, alors qu'elle est la présence. » – « C'est vrai : seulement proche ; je ne renierai pas ce seulement. Je lui dois de vous tenir là. » – « Parce que vous me tenez ? » – « Eh bien, vous me tenez aussi. » – « Je vous tiens. Mais proche de qui ? » – « Proche : proche de tout ce qui est proche. » – « Proche, mais pas nécessairement de vous ni de moi ? » – « Ni de l'un ni de l'autre. Mais c'est ce qu'il faut. C'est cela, la beauté de l'attrait : jamais vous ne serez assez proche et jamais trop proche ; et pourtant toujours tenus et attendant l'un à l'autre. »

Tenus et attirés en cette attenance. Ce qui attire, c'est la force de la proximité qui tient sous l'attrait, sans jamais s'épuiser en présence et jamais se dissiper en absence. Dans la proximité, touchant non pas la présence, mais la différence.

« Proche, même si je ne parle pas ? » – « Laissant alors parler la proximité. »

Ce qui parlait en elle, c'était l'approche, approche de parole, parole de l'approche, et toujours s'approchant, dans la parole, de la parole.

« Mais si je suis proche, c'est que vous l'êtes aussi. » – « Assurément. Pourtant, on ne peut pas vraiment le dire. » – « Que peut-on dire ? » – « Que je suis là. » – « Tandis que je ne suis pas vraiment là ? » – « Vous êtes là, dans la proximité. C'est votre privilège, c'est la vérité de l'attrait. » L'attrait, la manière dont l'approche répond à tout en approchant.

« Nous ne traverserons donc jamais la proximité ? » – « Mais toujours nous rencontrant à proximité. »

◇ Elle est debout contre la porte ; immobile ; manifestement, elle le regarde. C'est peut-être le seul moment où il soit sûr qu'elle devrait le découvrir, ignorant toutefois ce que signifie pour elle le fait d'être là et comment elle le voit : un homme qu'elle a confusément aperçu tout à l'heure de son balcon et auquel elle vient demander, dans un mouvement d'irritation peu réfléchi, le sens d'un geste sur lequel il n'y a évidemment rien à dire. Elle s'en rend compte sans doute, au moment même où elle entre – apparemment sans frapper, c'est un point sur lequel il devra l'interroger plus tard, mais cette sorte de politesse s'accorderait mal avec le caractère véhément de sa démarche. À supposer que l'irritation en soit le seul motif. C'est difficile à croire. Pour l'instant, elle apparaît, tout aussi bien, gênée ; peut-être par la pensée du malentendu auquel peut donner lieu une telle initiative, difficile à justifier et à tout le moins surprenante ; d'où la surprise qui est le trait le plus évident de sa présence, celui qui le déconcerterait lui-même, si, avec la tranquille assurance de la jeunesse, il n'était prêt à ne rien voir d'extraordinaire dans cette venue. La surprise est visible : elle a si bien pris la suite de la colère que celle-ci semble se confondre avec le côté abrupt et fermé de la surprise, soit qu'elle la ressente, soit qu'elle la manifeste, dans sa présence surprenante, surprenante aussi pour cette raison qu'elle rend déplacée toute autre présence, au point que c'est lui qui devrait se sentir un intrus dans cette chambre qu'il partage momentanément avec elle. Ce sentiment d'intrusion ne fait que l'effleurer. Loin de songer à lui céder la place, il éprouve la froide jubilation du chasseur, lorsque le piège a fonctionné et livre, dans une proximité maintenant sûre, la prise attendue. L'idée qu'elle est là et qu'il ne la laissera pas repartir, est donc à peu près la seule qui doive l'occuper en cet instant.

C'est une chambre assez longue, anormalement étroite, il s'en est déjà aperçu ; mais ce resserrement d'une pièce légèrement mansardée lui donne l'aspect d'un couloir, par suite de cette présence à l'une des extrémités, présence qui accentue le déséquilibre des dimensions.

Ce qui fait penser qu'elle connaît familièrement la chambre, c'est que lorsqu'elle y entre, probablement sans frapper, et d'une manière si abrupte qu'il a l'impression d'être lui-même entré chez elle et de la surprendre dans cette attitude d'immobilité étonnée, gênée, indignée, elle ne regarde pas, même furtivement, autour d'elle (comme ne peut manquer de le faire celui qui arrive dans un endroit inconnu), mais se fixe exactement dans la seule direction où il importe qu'elle soit tournée. Vers lui. C'est naturel. À condition qu'elle vienne bien pour le voir, et non pas pour d'autres raisons qui lui échappent encore et qui justifieraient d'une façon plus satisfaisante sa démarche : si, par exemple, elle a saisi ce prétexte pour s'introduire dans la chambre à laquelle la rattacherait le souvenir de quelque épisode antérieur, d'où l'impression de familiarité, d'intimité, mais aussi de mésentente qu'il croit avoir discernée entre elle et le milieu. Il se pourrait que sa présence, le signe qu'il lui a adressé, les avances qu'il lui a faites, aient brusquement réveillé un passé dont elle a subi l'attrait avant de le contrôler ou, plus simplement, qu'il y ait eu méprise et que, de loin, elle l'ait pris pour quelqu'un qu'elle a déjà rencontré, mais qu'elle découvre à présent n'être pas celui qu'elle avait identifié, encore qu'il garde avec ce personnage les traits d'une ressemblance assez troublante pour empêcher l'erreur de se dénoncer tout à fait. Naturellement, il est libre de croire qu'en répondant comme machinalement et obligatoirement à son invite, elle ne fait que se soumettre à la pratique du lieu, s'il est vrai, comme il croit le savoir, qu'une partie de l'hôtel est réservée à de tels va-et-vient. Cette idée ne lui déplaît pas.

◇ Quand il lui avait dit : « Venez. » – et elle s'approche aussitôt lentement, non pas malgré elle, mais avec une simplicité qui ne rend pas sa présence plus proche –, n'aurait-il pas dû, au lieu de formuler cette invitation impérieuse, se porter à sa rencontre ? Mais peut-être a-t-il eu peur de l'effrayer par son geste ; il veut la laisser libre et, si elle ne l'est pas de son initiative, libre encore de son mouvement. (Elle choisit un mouvement très lent, le plus étranger à l'hésitation à cause même de sa lenteur, mouvement où se retient l'immobilité qui lui est propre et qui contraste avec la brièveté de l'invitation autoritaire.) C'est donc bien un mot d'autorité ? – Mais aussi d'intimité. – Un mot violent. – Mais ne portant que la violence d'un mot. – La portant loin. – Atteignant le lointain sans lui porter atteinte. – Par ce mot, ne l'arrache-t-il pas au lointain ? – Il l'y a laissée. – Elle est donc toujours au plus loin ? – Mais c'est le lointain qui est proche.

Le mot n'est que le prolongement du signe qu'il lui a fait. Le signe en duran se change en un mot d'appel prononcé nécessairement à voix basse sur un ton d'impersonnalité où s'affirme l'attrait de l'étendue. Mais le signe ne disait rien ? Il faisait signe en désignant. Mais l'appel est plus exigeant ? Il va vers ce qu'il appelle. Mais il fait venir ? Seulement ce qui demande à venir en l'appel. Mais il interpelle ? Il répond en appelant.

◇ Comment pourrait-il être porté atteinte à la simplicité de la présence ?

◇ À l'attente, si ce qui lui échappe est toujours déjà présent dans l'attente, tout est donné, sauf la simplicité de la présence.

L'attente est l'attente de la présence qui n'est pas donnée dans l'attente, présence toutefois conduite au jeu simple de la présence par l'attente qui lui retire tout ce qu'il y a de présent en elle.

◇ C'est comme s'ils avaient toujours à chercher le chemin pour parvenir où ils sont déjà.

◇ Elle laissa passer sa remarque et insista : « Puisque je vous l'ai dit. Mais c'était sans doute trop simple. » – « C'était merveilleusement simple. »

— « Trop simple pour pouvoir être dit. » – « Mais dit à cause de la simplicité. »

◇ Il a l'impression moins de la voir que de la voir s'approcher, saisissant en elle par un sentiment d'étrange étendue le pouvoir d'approche qui lui est propre.

◇ « Quand vous vous approchiez... » – « Pourquoi parlez-vous au passé ? » – « Par plus de commodité ; la parole veut parler au passé. » – « Vous ne voulez pas compromettre cette présence, je le sais, je l'ai toujours su, et où est-elle maintenant ? » – « Eh bien, là où vous êtes. Mais je puis le dire : assise sur le divan, le corps légèrement détourné, la tête un peu penchée, comme inclinée. » – « Elle n'est donc plus tournée vers vous ? » – « Non, pas exactement. » – « Pourquoi tant d'imprécisions ? » Et soudain : « Mais vous, où êtes-vous ? » – « Je crois que je suis venu m'asseoir auprès d'elle, mais un peu en arrière, puisqu'elle est au bout du divan, et assez près pour pouvoir toucher ses épaules que la nuque courbée laisse découvertes. » – « Je vois. Vous allez la faire glisser et ainsi l'attirer peu à peu contre vous ? » – « Peut-être, c'est un mouvement naturel. » – « N'est-ce pas lâche ? Elle ne peut résister ainsi. » – « Pourquoi résisterait-elle ? Tout est joué depuis longtemps. Avez-vous une raison pour défendre ce point de vue ? » – « Quel point de vue ? » – « Qu'elle voudrait que les choses en restent là ? » – « Elle ne le veut pas, c'est entendu. Cependant, pourquoi est-elle ainsi tournée, presque détournée ? Ce n'est pas une attitude de simple consentement, il faut en tenir compte. » – « C'est vrai, il faut en tenir compte. Mais c'est sa manière de répondre à l'attrait, ne refusant ni n'acceptant, par une simplicité qui a toujours déjà rendu vaine la différence de ces façons de faire. » – « Cependant tout n'est pas dit. » – « Rien n'est dit. »

« À quel moment avez-vous décidé d'aller là-bas ? » – « Là-bas, sur ce divan ? » – « Oui. » – « Quand je l'y ai vue assise elle-même. » – « Vous attendant ? » – « M'attendant, ne m'attendant pas. » – « Et n'avez-vous pas craint de lui faire peur ? » – « Je ne me le suis pas demandé alors, j'ai agi très rapidement. » – « Oui, vous êtes prompt. Et quand elle s'est aperçue de votre présence ? » Comme il ne répondait pas : « Quand vous l'avez saisie par les épaules, elle ne s'est pas raidie ? » – « Eh bien, vous savez, c'était un contact très léger ; simplement une manière de lui suggérer que j'étais là et que nous avions désormais tout le temps. » – « Oui, c'est agréable, cette impression que les distances ont tout à coup disparu et que l'histoire ne peut que suivre son cours. Mais ne croyez-vous pas que vous avez fait preuve de trop d'assurance ? N'étiez-vous pas trop sûr de vous ? » – « On peut le penser. Ces choses se font nécessairement à cause d'une assurance excessive. » – « Vous ne la connaissiez pas. Vous ne saviez pas pourquoi elle était venue. » – « Je ne le savais pas, mais je ne faisais rien que le lui demander. » – « De cette manière ? » – « Ah, elle est plus simple que vous. »

« Et n'oubliez pas que pendant tout ce temps m'était donné le sentiment remarquable d'une merveilleuse force d'approche : tout dépendait de cela. » – « Quelqu'un d'étranger peut aussi s'approcher. » – « Assurément, et même seulement ce qui est étranger ; c'est ce qui rend la chose merveilleuse. J'avais l'impression de lui être plus inconnu qu'à aucune personne que j'eusse jamais rencontrée jusqu'ici. » – « C'est pourquoi vous jugiez que vous pouviez aller de l'avant sans embarras ? » – « Quelqu'un qui ne vous connaît d'aucune manière et que l'on ne connaît d'aucune manière : c'est le plaisant de ces rencontres. Mais il y avait autre chose. » – « Eh bien ? » – « Eh bien, c'est difficile à dire. Elle se laissait aisément regarder. » – « À ce point ! Vous voulez dire qu'elle se donnait complaisamment en spectacle ? » – « Je ne dirai pas cela. S'il est vrai qu'il règne une certaine impression spectaculaire – mais très diluée, raréfiée, spectacle qui se passerait dans une zone que je serais dispensé de surveiller –, elle n'y participe pas ; peut-être en est-elle frustrée, au contraire. » –

« N'est-ce pas qu'en vérité vous la regardiez plutôt avec insouciance ? » – « Peut-être, mais par l'insouciance qui venait d'elle : oui, sans me soucier d'avoir le droit de la regarder. »

Comme si regarder n'était pas seulement lié à l'exercice du pouvoir de regarder, mais enraciné dans l'affirmation de sa présence déjà si découverte, pourtant encore cachée.

« Pourquoi se laisse-t-elle ainsi voir ? » – « Par plaisir, j'imagine, le plaisir d'être visible. » – « Pourtant jamais assez. » – « Naturellement, jamais assez. »

◇ Debout contre la porte, immobile et toujours s'approchant, tandis qu'assise à l'extrémité du divan, le corps un peu détourné, étendue, renversée contre lui, glissant, et lui, la laissant glisser en arrière, lui faisant traverser, par l'étendue où elle se renverse, la part d'espace, infranchissable et déjà franchie, qui la sépare, le visage passant devant lui, alors qu'elle tombe les yeux tranquillement ouverts, comme s'ils étaient destinés à se voir, même s'il n'y a pas lieu qu'ils se regardent.

Comme il la saisit, l'entourant insensiblement telle qu'elle sera et l'attirant d'un mouvement encore inaccompli d'attrait, elle glisse, image en ce glissement, glissant en son image.

◇ « Oui, je sais, c'était déjà sa manière de lutter contre sa présence. » – « Oh, elle ne lutte pas. » – « C'est vrai, elle a compris cela merveilleusement, qu'il ne faut ni résister ni consentir, mais glisser en suspens entre les deux, immobile dans la hâte et la lenteur. » – « Elle ne fait rien que vous répondre. » – « Mais à moi pas plus qu'à tout autre. » – « À vous comme à personne : c'est ce qui est extrêmement attirant. » – « Ainsi attirée comme hors de sa présence. » – « Attirée, mais toutefois pas encore, par l'attirance de ce qui toujours attire mais pas encore. » – « Par l'attrait qui force, rejette et occupe toute distance. » – « Attirée en elle, en ce lieu de l'attrait qu'elle se sent devenir. » – « Partout présente. » – « Présente sans présence. » – « Présente par ce surcroît de lourd et de léger qui est le don qu'elle fait à l'espace et qui la rend égale à toute l'étendue où elle se renverse. » – « Renversée contre lui. » – « Glissant en elle. » – « Donnée au dehors. » – « Se renversant et se montrant par une passion d'apparaître qui la détourne de tout visible et de tout invisible. »

◇ Quand elle se redressa légèrement, sans mettre entre eux de distance, mais s'appuyant de biais comme pour repousser, par une paisible nécessité, leurs deux corps étendus, elle dit : « C'est un peu après qu'elle dit cela ? » – « Un peu après, si vous voulez. » – « Est-elle toujours près de vous ? » – « Elle se redresse légèrement. » – « Pour pouvoir mieux vous regarder ? » – « Peut-être pour respirer plus commodément. » – « Et elle ne vous regarde pas ? » – « Elle regarde plutôt ce qu'elle dit. »

◇ L'accompli demande son accomplissement.

◇ « Comment en sont-ils venus à se parler ? » Cela la fit rire : « N'est-ce pas naturel ? » – « Je le pense aussi ; pourtant, je crois qu'il y avait une autre raison et qu'à cause de cette raison, ce qui rendait les paroles naturelles les rendait aussi très difficiles. Autrement, pourquoi aurait-il été surpris tout à coup de l'entendre ? Et pourquoi eut-il la certitude qu'elle exigeait de lui, en lui confiant ce qui n'était encore que sa voix, une voix un peu faible, mais nette et froide, une confiance à laquelle, malgré son attention, il

ne réussissait que difficilement à répondre ? » – « Cela doit arriver quelquefois dans les premiers temps. » – « Cela est arrivé au moins cette fois. »

◇ « Qu'est-ce qui vous surprend dans ces mots ? Ils sont simples. » – « Je crois que je m'étais fait à cette idée que vous ne parleriez pas. Vous n'aviez encore rien dit jusqu'ici, et il n'y avait rien à dire non plus. » – « Et vous pensiez que les choses, au point où elles en étaient venues, se retireraient et ne s'exprimeraient pas ? Qu'y a-t-il, dans cette voix, de plus inattendu que dans tout ce qui est arrivé et dont vous avez tiré si aisément parti ? » – « Rien de plus. Seulement un peu moins. Il y a – c'est la part de cette voix – tout à coup moins qu'il n'y avait : c'est en cela que consiste la surprise. » – « Et c'est à cause de la voix ? Que lui reprochez-vous ? » – « Il n'y a rien à lui reprocher. C'est une voix un peu faible, légèrement voilée : peut-être plus nette ou plus froide que je ne m'y serais attendu. » – « Vous êtes réticent, il faudrait plus de franchise. Elle a quelque chose d'étrange ? » – « Elle est aussi familière qu'une voix peut l'être. C'est peut-être sa tranquille réalité qui me surprend en en retirant brusquement aux autres choses ? » – « Aux autres choses ? À ce qui s'est passé ? » – « Elles ont aussi leur réalité, naturellement, mais peut-être que tout ce qui jusqu'ici me paraissait si simple se heurte-t-il tout à coup à une autre simplicité qui est comme affirmée dans la voix. Quelque chose change. »

La surprise qui est le recul des choses et aussi des choses surprenantes.

Que la voix tout à coup soit placée là, chose parmi d'autres, n'ajoutant que l'élément de divulgation dont même une rencontre aussi simple ne semble pouvoir se passer, cette brusque apparition le surprend, et tandis qu'elle parle d'une manière presque directe, se mettant tout entière dans chaque parole et ne gardant aucune réserve pour rien dire de plus, elle a déjà gagné d'autres niveaux où elle est prête à se faire entendre ou bien s'est déjà nécessairement exprimée, remplissant dans le temps, en avant, en arrière, tout le vide, comme dans la pièce tout le silence, malgré sa faible capacité, tantôt en retrait, tantôt en dehors, toujours éloignée et toujours proche, cherchant et précisant, comme si être précise était la principale sauvegarde de cette voix qui dit, avec un peu de froideur : « Je voudrais vous parler. »

◇ Il cherche, tournant et retournant avec, au centre, cette parole et sachant que trouver, c'est seulement chercher encore par le rapport au centre, qui est l'introuvable. Le centre permet de trouver et de tourner, mais ne se trouve pas. Le centre comme centre est toujours sauf.

Tournant autour de sa présence qu'il ne pouvait rencontrer qu'en ce détour.

Le vis-à-vis de sa présence (détournée).

◇ « À quoi pensez-vous ? » – « À cette pensée qu'il ne faut pas penser. »

La pensée la plus proche, celle qu'il ne faut pas penser.

Il y a une pensée qu'il ne faut pas penser, qu'il suffirait de ne pas penser pour que s'accomplisse la négation sous laquelle il se tient. Impossible à penser ? Interdite à la pensée ? Familière, c'est une pensée parmi d'autres, qui attend de n'être pas pensée. Ne pas la penser même comme celle qu'il ne faut pas penser. Vivre sous la pression qu'exerce ce qui se tient là non-pensé.

« Il y a une pensée que je ne puis pas penser. » – « Et vous voudriez me la dire ? Pour que je cherche à y penser ? » – « Pour que vous ne puissiez pas la penser. »

« Pourquoi serions-nous plus proches en cette pensée ? » – « C'est qu'elle écarte toute proximité. »

◇ Quand elle lui avait dit cela, et comme il ne paraissait pas surpris, à peine attentif, elle avait voulu le répéter, mais ce fut en vain ; par la suite, et malgré tous ses efforts pour le lui faire redire, elle ne put jamais retrouver l'expression dont elle s'était servie, au cours de cette phrase ou de ces deux phrases. Cela faisait partie, disait-elle, d'un ensemble, l'ensemble s'était littéralement disloqué, et seul demeurait le vide de la demande en sa présence.

Ce n'est pas le refus ou l'embarras d'en parler ; au contraire, elle n'en parle que trop volontiers : avec légèreté, avec ignorance ; avec passion.

« Le redire, c'est facile, mais le dire encore une première fois ? » – « Ce serait facile, si vous n'aviez commencé par le redire. »

Il comprend qu'elle ne puisse demander qu'en usant des tours et des détours du temps. Mais c'est une demande – cela, il le comprend aussi – qui ne peut que se présenter et d'une manière si directe qu'il n'y a pas de temps pour la porter.

La demande se cache et cache l'immédiat de la demande dans les détours de l'attente. Détours qui n'ont pas valeur d'intermédiaires. Il n'y a rien que la demande qui demande immédiatement et l'attente qui lui fait droit en attendant. La parole va de l'une à l'autre sans servir de médiatrice.

◇ « Attendons, vous finirez bien par parler. » – « L'attente ne donne pas la parole. » – « Mais la parole répond à l'attente. »

Les mots que porte la parole que porte la voix que retient l'attente.

Dans chaque mot, non pas les mots, mais l'espace qu'apparaissant, disparaissant, ils désignent comme l'espace mouvant de leur apparition et de leur disparition.

Dans chaque mot, réponse à l'inexprimé, refus et attrait de l'inexprimé.

« Nous n'attendons plus, nous n'attendrons jamais plus. » – « C'est que nous n'avons jamais vraiment attendu. » – « Tout a donc été inutile ? Tant d'efforts dissipés, tant de moments arrêtés. » – « Nous fûmes patients et immobiles. » – « Et ne dois-je pas encore tout vous dire ? » – « Il n'est pas nécessaire, maintenant, que nous parlions. Restons tranquillement à nous entendre. »

◇ Dans l'attente où il n'est plus rien qui puisse différer. L'attente est la différence qui a déjà repris tout différent. Indifférente, elle porte la différence.

Le perpétuel va-et-vient de l'attente : son arrêt. L'immobilité de l'attente, plus mouvante que tout mouvant.

L'attente est toujours cachée dans l'attente. Celui qui attend entre dans le trait caché de l'attente..

Ce qui est caché, cela s'ouvre à l'attente, non pour se découvrir, mais pour y rester caché.

L'attente n'ouvre pas, ne ferme pas. Entrée dans un rapport qui n'est pas d'accueil, ni d'exclusion. L'attente est étrangère au mouvement se cacher-se montrer des choses.

Qui attend, rien ne lui est caché. Il n'est pas auprès des choses qui se montrent. Dans l'attente, toutes choses sont retournées vers l'état latent.

◇ Il n'est plus préservé par le caché des choses.

◇ L'attente : attiré par l'attente dans cet intervalle entre voir et dire qu'il ne supporte qu'à la faveur de l'histoire et où celle-ci se joue en déployant son jeu, mais aussitôt – et peut-être dès l'abord – rejeté par

la vérité du jeu de l'histoire vers l'attente qui les retient l'un et l'autre, comme à l'écart de la présence.

« Nous nous sommes bien éloignés. » – « Ensemble. » – « Mais aussi l'un de l'autre. » – « Et aussi de nous-mêmes. » – « L'éloignement ne fait pas de part. » – « L'éloignement éloigne en éloignant. » – « Et ainsi nous rapproche. » – « Mais loin de nous. »

Même si elle attend mystérieusement que la fin lui vienne comme le don de sa mort à lui, elle l'attend de l'histoire dont elle ne peut lui faire part et, dans l'histoire, elle ne peut non plus évoquer ce don qu'elle attend, attendant toujours de l'obtenir à la faveur de cette histoire qu'il devrait accepter de reprendre au niveau de mots venus de lui et trouvant alors leur sens dans l'usage de sa mort à venir.

« Ce qui les tient séparés, les écartant tous deux de la présence... » – « C'est l'histoire où elle l'attire et où il ne peut y avoir de présence qu'exprimée. » – « Présence toujours sauve, seulement présente par le détour de l'histoire. » – « Mais ce qui permet à l'histoire de se déployer comme jeu calme de l'histoire... » – « C'est cet écart où déjà tous deux attendent, écartés de la présence... » – « Et dans cet écart, dans le vide entre voir et dire, portés illégitimement l'un vers l'autre par l'attente. » – « Par l'oubli. »

L'attente est, chemin de jour, chemin de nuit, la voie conduisant de l'événement qu'elle attend à l'histoire où elle l'attend, l'un et l'autre maintenus ensemble par l'oubli : détour par où il passe, et demeure, exposé aux choses, quand celles-ci, ni cachées ni manifestes, se retournent vers l'état latent, et il en est de même pour elle, qu'il le veuille ou non, dans le rapport qu'il entretient avec elle, et de même pour lui dans le rapport qu'elle entretient avec lui.

« Mais nous sommes là pour garder le secret. » – « À défaut que le secret nous garde. » – « Et nous sommes là, c'est tout le secret. » – « Oui, mais sommes-nous là ? » – « C'est tout le secret. » – « Et que nous y sommes secrètement. » – « Secrètement et manifestement. » – « Secrètement en cette manifestation. » – « C'est notre supériorité sur eux : comme si nous étions leur secret. » – « Mais ils n'ont pas de secret. » – « Ils ne le savent pas, ils croient qu'il y en a un. » – « Mais nous, nous savons à quoi nous en tenir. » – « Ah oui, nous le savons. »

Et cependant, l'instant d'après, faisant halte et regardant : « Mais cette présence. »

Allant vers la présence, vers laquelle ils ne peuvent aller. Pourtant rapportés par elle à tout ce qui vient et ainsi tournés vers elle. Toujours plus détournés en ce détour.

« Pourquoi veux-tu t'éveiller de cette présence dont tu me parles ? » – « Peut-être pour m'endormir en ce réveil. Je ne sais, au surplus, si je le veux, et vous non plus, vous ne le voulez peut-être pas. » – « Comment le voudrais-je ? Là où je suis, il n'est rien que je puisse vouloir. J'attends, c'est mon rôle à l'intérieur de l'attente, allant vers l'attente. » – « L'attente, l'attente, quel mot étrange. » « Où attendent-ils ? Ici ou hors d'ici ? » – « Ici qui les retient hors d'ici. » – « À l'endroit où ils parlent ou à l'endroit dont ils parlent ? » – « C'est la force de l'attente, maintenue en sa vérité, que de conduire, où que l'on attende, au lieu de l'attente. » – « En secret, sans secret ? » – « En secret au regard de tous. »

« Et la mort est venue rapidement ? » – « Très rapidement. Mais mourir est long. »

Parlant au lieu de mourir.

Immortels dans l'instant de mourir, parce que plus près de la mort que les mortels : présents à la mort.

« Ils ne peuvent mourir, faute d'avenir. » – « Soit, mais pas davantage être présents. » – « Ils ne sont pas présents, il n'y a d'eux que la présence où ils disparaissent lentement, éternellement. » – « Une présence sans personne peut-être. » – « Présence où ils s'effacent, présence de l'effacement. » – « Oubliant, oubliés. » – « L'oubli n'a pas de prise sur la présence. » – « Laquelle n'appartient pas au souvenir. »

◇ Qu'est-ce qui lui faisait croire qu'il avait comme perdu l'idée de mourir ? Oui, qu'est-ce qui le lui fait croire ? Le sentiment qu'il la cherche ? Il la cherche ! Dans ce cas, même s'il la trouve, il n'aura encore trouvé qu'une idée. Toutefois, une idée d'une sorte particulière.

C'est comme si tout à coup il ignorait plus de choses qu'il n'est capable d'en ignorer. Il lui faut chercher le centre de gravité de cette ignorance, non pas dans des mots mal ajustés, mort et vie, mais là où il demeure : en attente entre voir et dire.

Voir, oublier de parler ; parler, épuiser au fond de la parole l'oubli qui est l'inépuisable.

Ce vide entre voir et dire, où ils sont portés illégitimement l'un vers l'autre.

Quand il se demande d'où lui vient ce don d'ignorance qui ne lui apporte, sauf lorsqu'il s'y dérobe, ni vertige ni désarroi ni sentiment de puissance ou d'impuissance, mais l'attente en son calme, il devrait répondre : d'avoir surpris, à partir de la simplicité mystérieusement dépliée, le jeu entre la présence qui se voit, même si elle ne se voit pas, et celle-ci telle qu'elle donne lieu à la parole. C'est une séparation qui n'en est pas une, tout de même une rupture, mais qui ne se laisse pas apercevoir ni vraiment dénoncée, puisqu'elle est supposée introduire un intervalle entre le visible-invisible et le dicible-indicible. Là où, selon la loi générale, une suture parfaite cache le secret du raccord, le secret ici, à la manière d'une déchirure, se montre en son trait caché. De ce vide, tous deux, selon leurs voies, sont les témoins. C'est, croit-il, le lieu de l'ignorance et de l'attention. C'est, mais elle ne le dit pas, le cœur de la présence, ce cœur auquel elle voudrait peut-être qu'il porte atteinte par un don violent.

Comme si, tout à coup, ignorant plus qu'il ne peut ignorer...

Il pressent bien que, dans cette ignorance, l'idée de mourir a été entraînée, et lorsque, par un certain glissement de mots, elle lui suggère, aux prises douloureusement avec ce qu'elle ignore, qu'elle est comme privée de fin et que si elle devait mourir, ce ne pourrait être que de sa mort à lui, cette pensée lui semble appartenir au jeu de l'ignorance qui se joue entre la parole et la présence.

Il en parle, la parole ne trahit pas l'ignorance.

◇ Un instant, il lui avait dit gaiement : « Oh, vous êtes mystérieuse. » À quoi elle avait répondu non sans âpreté : « Pourquoi serais-je mystérieuse, alors que je me suis au contraire légèrement éloignée de tout mystère ? »

◇ Si la chose était séparée entre la chose qui se voit et la chose qui se dit, la parole travaillerait à effacer cette séparation, à la rendre plus profonde, à la laisser intacte en la faisant parler, à disparaître en elle. Mais cette séparation sur laquelle la parole travaille n'est encore qu'une séparation en parole. À moins qu'il n'y ait parole en raison de cette séparation, parlant en une parole toujours déjà séparée. En raison aussi de la simplicité de la présence, simplicité qui est en elle la simplicité de ce qui se voit et de ce qui se dit.

La présence n'est pas seulement séparée, elle est ce qui vient encore au sein de la séparation.

Peu à peu la question qu'il avait toujours retenue : « Comment aurait-elle pu s'écarter de sa présence ? » se perdait dans cette réponse : « Il n'y a rien là de mystérieux ; le secret, ce serait plutôt le point où l'écart vient à cesser. Ce point – dans le vide délimité entre voir et dire – échappe à qui le voit et à qui le dit. »

Le mystère – quel mot grossier – serait le point où se rencontrent en la simplicité de la présence la chose qui se voit et la chose qui se dit. Mystère qui ne serait saisissable que s'il s'écarte, par une légère oscillation, du point mystérieux.

◇ « Quelle est cette idée que vous voudriez que je garde ? » – « Vous êtes là et vous la gardez, c'est ce qu'il faut. » – « Comme un trésor ? » – « Comme le feu des anciens jours. »

◇ « Il est vrai que j'ignore beaucoup de vous. » – « Au point de m'ignorer. » – « Oh, l'ignorance est notre voie, et pourtant nous luttons vaillamment pour la réduire. » – « Oui, nous luttons. » Il réfléchit : « Je ne vous ignore pas, ce serait une erreur de le penser. Je ne vous ignore pas en particulier. » – « Vous voulez dire que l'ignorance ne fait pas de tort à nos relations ? » – « Je ne veux même pas dire cela. L'ignorance nous rapporte l'un à l'autre, comme s'il me fallait vous voir et vous parler par le détour d'une ignorance excessive. » – « Quelque chose que vous ignorez ? » – « Est-ce quelque chose ? » – « Qui ne se laisse pas dire ? » – « Ni voir, mais à l'intersection des deux. C'est auprès de tout ce qui arrive, sans qu'il soit question que cela puisse arriver. » – « Et c'est tout de même là ? » – « Comment le dire ? »

◇ Il la voit, s'il la voit, par ignorance.

Le regard porté par l'attente. Regard incliné vers ce qui se détourne de tout visible et de tout invisible.

L'attente donne au regard le temps de traverser l'ignorance.

◇ « Je ne vous ai jamais interrogée. » – « Et pourtant, vous m'avez saisie, immobilisée de questions, et comme privée de fin. » – « Non, je ne vous ai pas questionnée. » – « Vous m'avez attirée au milieu des choses à dire. »

◇ Qu'elle cesse d'être mystérieuse, c'est une énigme peut-être, un mystère encore mais passager, le moment où, n'abandonnant pas leurs anciennes ressources, ils persistent à parler, comme si parler, c'était toujours voir. Mais il ne peut pas accueillir, autrement que comme un secret les concernant tous deux, la manière dont s'approche de l'un et de l'autre l'événement par lequel, dans un présent d'avenir ou de passé, elle se relève fortuitement et légèrement de tout mystère, événement dressé comme un monument d'oubli, d'ignorance et d'attente, comme sa propre présence (oubliée, ignorée, attendue), au centre de cet espace de parole.

Tandis qu'elle se relève de tout mystère, il croit la voir de par ce mystère qui s'efface d'elle, mais ce qu'il voit, c'est aussi lui-même qui s'y enfonce, au moment où il voudrait faire le geste de s'en distinguer.

◇ « Je vous verrai mieux quand nous aurons oublié de parler. » – « Mais si je n'oubliais pas, je ne parlerais pas. » – « C'est vrai, vous parlez comme par oubli ; parlant, oubliant de parler. » – « La parole est donnée à l'oubli. »

« Il n'importe pas que vous vous souveniez ou que vous oubliiez, mais que, vous souvenant, vous soyez fidèle à l'oubli dans l'espace duquel vous vous rappelez et, oubliant, fidèle à la venue qui vous fait souvenir. »

◇ L'événement qu'ils oublient : événement de l'oubli. Et ainsi, d'autant plus présent qu'oublié. Donnant l'oubli et se donnant oublié, mais n'étant pas oublié. Présence d'oubli et en l'oubli. Pouvoir d'oublier sans fin en l'événement qui s'oublie. Oubli sans possibilité d'oublier. Oubliant-oublié sans oubli.

La présence oubliée est toujours vaste et profonde. Profondeur d'oubli en la présence.

« Vous aussi, vous m'avez oubliée. » – « Peut-être, mais, en vous oubliant, j'en suis venu à un pouvoir de vous oublier qui me dépasse de beaucoup et qui me lie, bien au-delà de moi, à ce que j'oublie. C'est presque trop pour un seul. » – « Vous n'êtes pas seul. » – « Oui, ce n'est pas seulement moi qui oublie, si j'oublie. »

Paroles comme oubliées avant d'être dites, toujours cheminant vers l'oubli, inoubliables.

« Si vous avez oublié ce que j'ai dit, c'est bien. Cela était dit pour l'oubli. »

◇ Dans la chambre : quand il se retourne vers le temps où il lui a fait signe, il sent bien qu'il lui fait signe en se retournant. Et, si elle vient et s'il la saisit, dans un instant de liberté dont il n'y a rien à dire et qu'il a depuis longtemps merveilleusement oublié, il doit au pouvoir d'oubli (et à la nécessité de parole) que lui accorde cet instant l'initiative à laquelle répond sa présence.

« Je ne me souviens pas. » – « Mais vous venez. » – « En m'éloignant. » – « Vous vous rapprochez en cet éloignement. » – « Restant immobile. » – « Vous êtes en repos par le fort attrait du mouvement. » – « En repos sans repos. »

◇ Jamais de sommeil entre eux, même s'ils dorment. Il a depuis longtemps accepté cela.

◇ Elle se redressa légèrement, s'appuyant de biais sur sa main. Elle était alors près de la cloison et semblait se lever au-dessus de leurs deux corps étendus, les regardant tous deux et disant d'une voix qui le surprit par sa froide netteté : « Je voudrais vous parler. Quand pourrais-je le faire ? » – « Pouvez-vous passer la nuit ici ? » – « Oui. » – « Pouvez-vous demeurer dès à présent ? » – « Oui. »

Alors qu'il écoute ce « oui », se demandant si elle l'a vraiment prononcé (il est si transparent qu'il laisse passer ce qu'elle dit et jusqu'à ce mot même), elle se renverse comme déjà délivrée et en prenant soin de ne pas mettre entre eux de distance.

Il l'attire, attiré par l'attrait en son mouvement encore inaccompli. Mais tandis qu'elle se soulève en celle qu'il touche, et bien qu'il sache qu'elle glisse, qu'elle tombe, figure immobile, il ne cesse de lui frayer un chemin et de la conduire, allant de l'avant et elle serrée contre lui d'un mouvement qui les confond.

Elle parle, parlée plutôt que parlant, comme si sa propre parole la traversait vivante et la transformait douloureusement en l'espace d'une autre parole, toujours interrompue, sans vie.

Et assurément, quand à la lumière du matin – sans doute viennent-ils de s'éveiller ensemble –, il l'entend demander avec élan : « Est-ce que j'aurais parlé sans arrêt ? » il ne doute pas d'être invité à prendre possession, en cette seule phrase, de tout ce qu'elle lui a dit durant la nuit.

◇ Cette parole égale qu'il entend, il la distingue à la limite de tout ce qu'elle dit, mais la distinguer, c'est déjà la rendre différente, la forcer en son indifférence.

Cette parole égale qu'il entend : ni de près ni de loin, ne donnant pas d'espace et ne laissant pas les choses se situer dans l'espace, égale sans égalité, toujours différente dans son indifférence, et jamais venue, empêchant toute venue, empêchant toute présence, cependant toujours dite, quoique cachée dans la simplicité de ce qu'elle dit. Comment pourrait-il la lui rapporter ?

Écoutant cette parole égale dont, par l'attention, à la limite de l'attente, il lui est demandé de soutenir la vérité en y répondant.

◇ « Est-ce que cela arrive ? » – « Non, cela n'arrive pas. »

◇ La douleur comme une parole usée, oubliée, occupant chaque jour, chaque nuit.

Ce qu'elle dit, il s'en rend bien compte, se dirige vers cette parole égale qu'elle ne cesse de dire à la limite de l'attente. Ainsi parlant, interdite. Mais, avec la patience qui lui est propre, il pense que, s'il pouvait, en lui répondant, attirer hors d'elle et maîtriser l'égalité sans mesure de la rumeur, il s'établirait entre leurs paroles comme une mesure d'égalité, capable de rendre plus parlante et plus silencieuse, jusqu'à l'apaiser, l'affirmation incessante.

Quelque chose en elle affirme doucement, également, sans limite, sans arrêt : cela est doux et attirant, cela attire sans cesse. Quand elle parle, les mots se laissent doucement glisser vers l'affirmation, et elle aussi paraît y glisser, attirante, attirée, se taisant, ne se taisant pas. C'est comme si elle se retirait furtivement, tout en se laissant saisir.

◇ « Est-ce que cela arrive ? » – « Non, cela n'arrive pas. »

◇ Il écoute à distance ce qu'ils se disent, éloignement que lui accordent, pour les entendre, leurs paroles mêmes. Entre ces paroles nul accord, nul désaccord, mais (et cela le touche douloureusement) la calme recherche d'une mesure égale. Toujours distinctes et cependant à égalité, parlant auprès de cette égalité, parlant en vue de ce qui doit les rendre égales.

Leurs paroles, elles ne s'égalent pas encore, même si elles disent ce qui les rapporte également l'une à l'autre.

Comme si elles cherchaient le niveau où, paroles égales, elles laisseraient s'établir entre elles l'égalité silencieuse, celle qui se fait jour à la fin.

Parole de sable, rumeur de vent.

◇ « Est-ce que cela arrive ? » – « Non, cela n'arrive pas. » – « Quelque chose vient cependant. »

◇ L'allégresse, ce pur mouvement d'aller qui les porte tous deux, dans une parole prévenante, vers ce qui se détourne.

◇ Au lieu où ils étaient, cherchant encore à se lier par quelque rapport. Même sans mots, même sans mouvement, toujours parlant, toujours se mouvant, et se désirant insensiblement sans désir.

« Où en est l'histoire ? » – « Il ne doit plus rester grand-chose de l'histoire à présent. »

◇ Il se rappelle qu'elle demeure là immobile, et pendant qu'il l'aide à retirer quelques vêtements sans rompre avec l'immobilité, n'attendant pas qu'elle cesse de lui parler et lui-même lui disant : de quoi vous souvenez-vous à présent ? il l'attire, la saisit, lui parcourt le visage, tandis qu'elle se laisse glisser, les yeux tranquillement ouverts, présence immobile détournée de la présence. Seule sa main, une main qu'elle lui a docilement abandonnée, se retient encore, chaude et remuante, comme un petit être lisse qui s'agiterait pour chercher la nourriture.

La chambre devant lui, étroite et longue, anormalement longue peut-être, de sorte qu'elle s'étend loin au-dehors, dans un espace strictement délimité, quoique insuffisamment précisé, avec des points de repère fixes, deux fenêtres ouvrant obliquement le mur, l'étendue noire d'une table sur laquelle il pense qu'il écrit, le fauteuil où elle reste assise, droite, les mains inoccupées ou bien, là-bas, debout contre la porte. Au près de lui, sur le divan, le corps un peu détourné de la jeune femme, tandis qu'il se rappelle qu'elle lui a parlé une grande partie de la nuit.

◇ « Oui, vous m'avez beaucoup parlé, vous avez été d'une générosité infinie. » – « Est-ce vrai ? Vous pourriez l'affirmer ? » – « Je l'affirme, je l'affirmerai autant que vous le voudrez. » – « Cela ne peut être. Réfléchissez. Ce serait pis que tout. Faites en sorte que je ne puisse vous parler. » – « Eh bien, rassurez-vous, vous avez parlé plus que je ne vous ai entendue. » – « J'ai donc parlé, et parlé en vain. C'est le pire. »

◇ Cette parole égale qu'il entend : l'égalité qui, si elle était lumière dans le jour, attention dans l'attente, serait justice dans la mort.

« Entre tous ceux à qui j'ai parlé, je n'ai parlé qu'à lui, et si j'ai parlé avec d'autres, ce n'est qu'à cause de lui ou en rapport avec lui ou dans l'oubli de lui. » – « S'il en est ainsi, c'est bien avec moi que tu parles maintenant. »

Cette parole égale, espacée sans espace, affirmant au-dessous de toute affirmation, impossible à nier, trop faible pour être tue, trop docile pour être contenue, ne disant pas quelque chose, parlant seulement, parlant sans vie, sans voix, à voix plus basse que toute voix : vivante parmi les morts, morte entre les vivants, appelant à mourir, à ressusciter pour mourir, appelant sans appel.

Cette parole égale, il cherche à la conduire, en se laissant conduire par elle, vers cette mesure d'égalité, lumière dans le jour, attention dans l'attente, justice dans la mort.

Que l'attente ait part à une telle mesure, il le sait : dans l'attente entrant dans l'égalité de l'attente, même si l'attente excède toujours l'attente dans son égalité avec elle-même.

◇ « Quand vos paroles seront au même niveau que les miennes, quand les unes et les autres seront ainsi égales, elles ne parleront plus. » – « Sans doute, mais entre elles se retiendra l'égalité silencieuse. »

◇ À voix basse pour lui-même, à voix plus basse pour lui. Parole sans suite qu'il suit, nulle part errante, partout-séjournante. Nécessité de la laisser aller.

Parole fuyante qu'ils suivent.

Fuyante et portée par sa fuite vers celui qu'elle fuit, tandis que, l'ignorant, la soutenant, il demeure à grands pas auprès d'elle, déjà presque retourné comme un traître, mais fidèlement.

◇ « Il m'attirait, il m'attirait sans cesse. » – « Où vous attirait-il ? » – « Eh bien, dans cette pensée que j'ai oubliée. » – « Et de lui, pouvez-vous mieux vous souvenir ? » – « Je ne le puis pas. Comme je l'ai oublié. Comme il m'attire, celui que j'ai oublié. »

◇ Quand elle parle, et ses mots entraînés doucement, son visage glissant à son tour, s'enfonçant dans le cours de la parole égale, elle l'attire, lui aussi, dans ce même mouvement d'attrait où elle ne sait qui elle suit, qui la précède.

Comme s'il avait glissé, par l'attrait de l'affirmation sans mesure, vers cet espace vide où, la conduisant, la suivant, il demeure en attente entre voir et dire.

◇ La nuit comme un mot unique, le mot fin répété sans fin.

◇ Cette parole égale qu'il entend, unique sans unité, murmure d'un seul comme d'une multitude, portant l'oubli, cachant l'oubli.

Affirmation qui attire, en les détournant, tous les mots.

« Est-ce que cela arrive ? » – « Non, cela n'arrive pas. » – « Quelque chose vient cependant. » – « Dans l'attente qui arrête et laisse toute venue. » – « Quelque chose vient, venant hors de l'attente. » – « L'attente est la calme laissée qui laisse en son avenir tout ce qui vient. »

◇ Qu'elle attendît l'événement de l'histoire même où elle aurait voulu, par la vérité des mots choisis par lui, accéder à une fin dont il fut si responsable qu'elle eût représenté le don de sa mort à lui, c'est ce qu'il apprenait par l'attente, essayant de l'en détourner par l'oubli, par l'attente.

◇ Il lui demanda : « Souffrez-vous ? » – « Non, je ne souffre pas, il y a seulement derrière moi cette souffrance que je ne souffre pas. »

Il lui demanda à voix plus basse : « Mais souffrez-vous ? » – « Quand vous me le demandez ainsi, je sens que, plus tard, bien plus tard, je pourrais souffrir. »

◇ Ils allaient, laissant venir, immobiles, la présence. – Qui pourtant ne vient pas. – Qui pourtant n'est jamais déjà venue. – D'où pourtant vient tout avenir. – Où pourtant s'efface tout présent.

« Par où passe le chemin ? » – « Par votre corps confié, parcouru en ce dernier parcours. »

L'affront de la présence. Affrontés d'espace et de présence.

C'est un lent mouvement où, absorbée en ce qu'elle dit, glissant, tombant en ce qu'elle dit, elle se laisse porter par la dispersion de la parole en elle, et serrée contre lui, marchant dans son pas du même pas, lui-même la portant, la saisissant, la parcourant avidement, n'attendant pas qu'elle cesse de parler pour la rendre silencieuse.

« J'ai peur, je me souviens de la peur. » – « Cela ne fait rien, ayez confiance en votre peur. » Et ils continuèrent à avancer.

Comme il est immobile, celui qu'elle suit.

Comme vous parlez peu, vous qui faites en dernier.

« Lorsque je me tiens devant toi et que je voudrais te regarder, te parler... » – « Il la saisit et l'attire, l'attirant hors de sa présence. » – « Lorsque je m'approche, immobile, mon pas lié à ton pas, calme, précipité... »

— « Elle se renverse contre lui, se retenant se laissant aller. » – « Lorsque tu vas en avant, me frayant un chemin vers toi... » – « Elle glisse, se soulevant en celle qu'il touche. » – « Lorsque nous allons et venons par la chambre et que nous regardons un instant... »

— « Elle se retient en elle, retirée hors d'elle, attendant que ce qui est arrivé arrive. » – « Lorsque nous nous éloignons l'un de l'autre, et aussi de nous-mêmes, et ainsi nous rapprochons, mais loin de nous... » – « C'est le va-et-vient de l'attente : son arrêt. » – « Lorsque nous nous souvenons et que nous oublions, réunis : séparés... » – « C'est l'immobilité de l'attente, plus mouvante que tout mouvant. » – « Mais lorsque tu dis "Viens" et que je viens dans ce lieu de l'attire... » – « Elle tombe, donnée au dehors, les yeux tranquillement ouverts. » – « Lorsque tu te retournes et me fais signe... » – « Elle se détourne de tout visible et de tout invisible. » – « Se renversant et se montrant. » – « Face à face en ce calme détour. » – « Non pas ici où elle est et ici où il est, mais entre eux. » – « Entre eux, comme ce lieu avec son grand air fixe, la retenue des choses en leur état latent. »

*Aux Éditions Gallimard*

THOMAS L'OBSCUR (L'Imaginaire, n° 272. Nouvelle version, 1950)  
AMINABAD  
FAUX PAS  
L'ARRÊT DE MORT (L'Imaginaire, n° 15)  
LE TRÈS-HAUT (L'Imaginaire, n° 203)  
LA PART DU FEU  
AU MOMENT VOULU (L'Imaginaire, n° 288)  
L'ESPACE LITTÉRAIRE (Folio Essais, n° 89)  
CELUI QUI NE M'ACCOMPAGNAIT PAS (L'Imaginaire, n° 300)  
LE DERNIER HOMME (L'Imaginaire, n° 283)  
LE LIVRE À VENIR (Folio Essais, n° 48)  
L'ATTENTE L'OUBLI (L'Imaginaire, n° 420)  
L'ENTRETIEN INFINI  
L'AMITIÉ  
LE PAS AU-DELÀ  
L'ÉCRITURE DU DÉSASTRE  
DE KAFKA À KAFKA (Folio Essais, n° 245)

*Aux Éditions de Minuit*

STRINDBERG ET VAN GOGH  
LA COMMUNAUTÉ INAVOUABLE  
LAUTRÉAMONT ET SADE  
L'INSTANT DE MA MORT  
JOË BOUSQUET  
MICHEL FOUCAULT TEL QUE JE L'IMAGINE  
LE DERNIER À PARLER  
LA FOLIE DU JOUR  
LA BÊTE DE LASCAUX

*Aux Éditions Complexe*

SUR LAUTRÉAMONT  
SADE ET RESTIF DE LA BRETONNE

*Aux Éditions Fourbis*

POUR L'AMITIÉ  
LES INTELLECTUELS EN QUESTION

*À Favrago Éditions*

HENRI MICHAUX OU LE REFUS DE L'ENFERMEMENT

*Aux Éditions Gordon and Breach*

LE RESSASSEMENT ÉTERNEL

*Aux Éditions Ulysse*

UNE VOIX VENUE D'AILLEURS